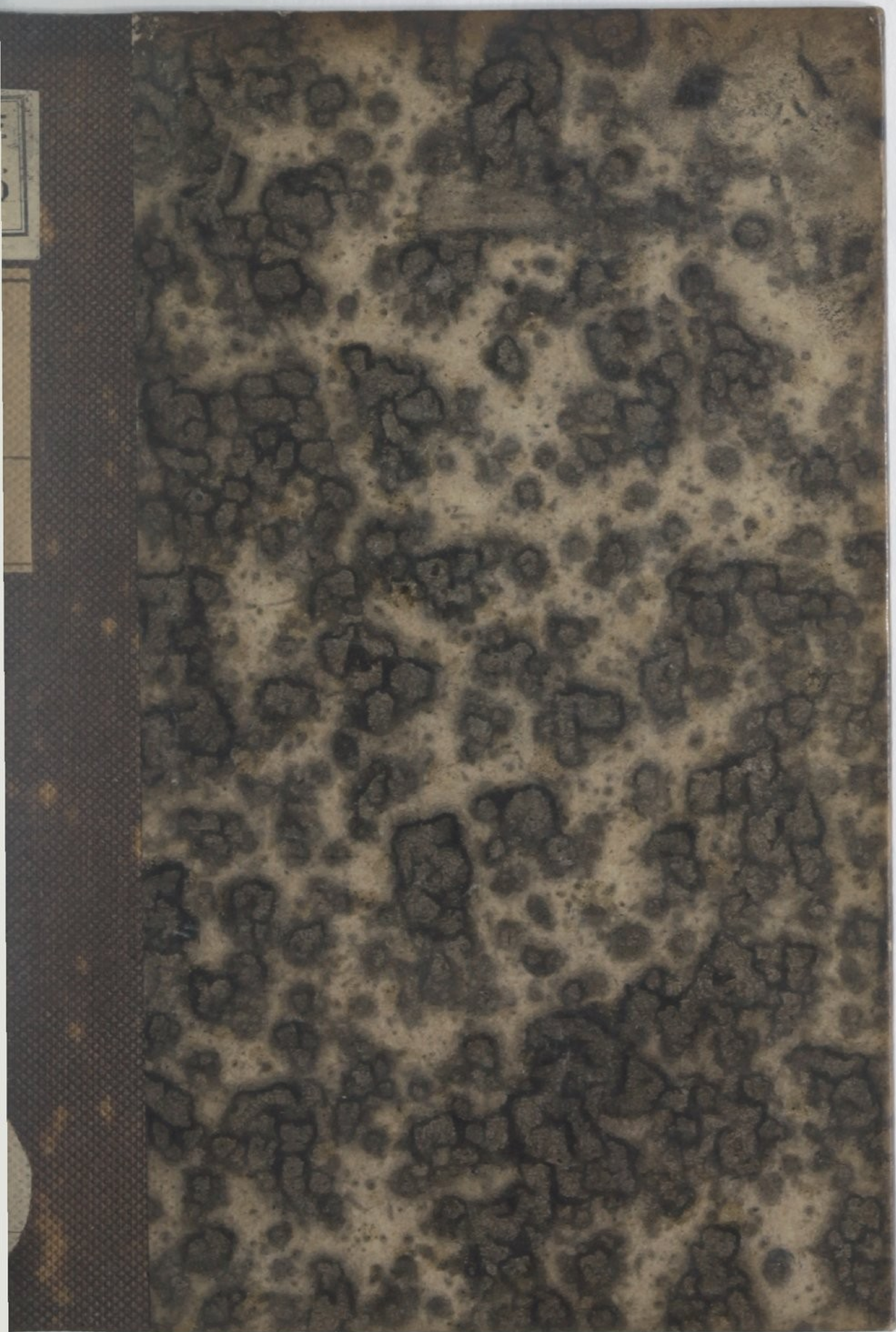
Madame Gil Blas, souvenirs et aventures d'une femme de notre temps,... par Paul Féval



MADAME GIL BLAS.

MADAME GIL BLAS.

SOUVENIRS ET AVENTURES

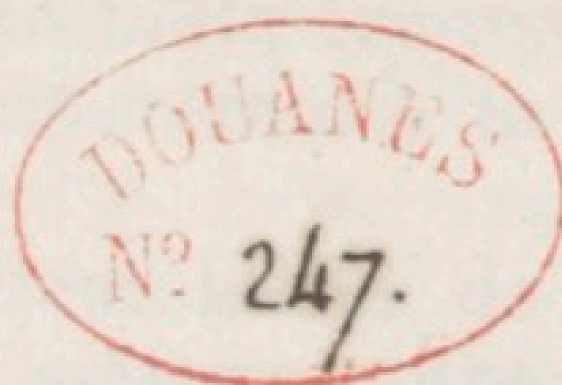
D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS.

Rédigés d'après ses Notes et Manuscrits

par

PAUL FÉVAL.





4.

BERLIN.
F. SCHNEIDER & Cie.
U. D. LINDEN 19.
1856

Livre III.

CHAPITRE I.

Où je prends la peine de faire moi-même mon portrait.

La plus belle action que j'aie faite en ma vie, c'est d'avoir empêché cette pauvre maman marquise d'épouser le docteur Pidoux. Je prétends lui avoir rendu ainsi tout ce qu'elle m'a donné.

La trame était bien ourdie. Maman marquise avait un faible pour l'enchanteur, et la belle Irène, pour le besoin de cette cause, en était venue à la dominer complètement.

Je crois avoir dit qu'Irène était demoiselle de compagnie de maman marquise en même temps qu'institutrice des demoiselles de Meilhan.

Je n'ai jamais bien su d'où elle sortait, cette belle Irène. On l'avait prise au château après la mort de Mme la duchesse de Champmas, qui lui avait laissé en mourant quelques marques de sa libéralité. Elle était venue chez Mme la duchesse sur la recommandation d'une maison pieuse de Paris.

Les maisons pieuses se trompent souvent dans les recommandations qu'elles donnent. Les saintes gens n'ont pas de défiance; il est facile de les abuser.

J'aurais donné beaucoup dans un temps pour connaître l'origine de la belle Irène.

Il y a une foule de choses dont on ne trouve l'explication exacte que sous les langes d'un berceau.

Elle devait, certes, avoir approché le grand monde dès son enfance, car j'ai rarement vu une femme se porter mieux qu'elle dans un salon.

Ceci n'est pas un petit éloge, appliqué surtout à une fille dans la position d'Irène.

Pour vous, mesdames, qui entrez dans le monde comme chez vous, parce que c'est votre droit et votre place, le monde a parfois d'étranges périls et de surprenantes rigueurs.

Au premier aspect, il semble que vous n'ayez qu'à être belles et à sourire. Mais que de sourires s'éteignent là dans la tristesse! Que de beautés se fanent dans les larmes!

Le monde est une mer, dirait M. Prud'homme, une mer fertile en naufrages.

Sur la vraie mer, les vaisseaux de haut bord sombrent comme les chétives nacelles.

Seulement, c'est plus souvent le tour de nacelles.

Vous êtes, sur ce radieux océan, belles dames, de fières frégates, armées superbement. Rien ne vous manque. Tous ces agrès qu'on nomme esprit, noblesse, richesse, sont à profusion sur votre bord. Il faut pour vous faire échouer la perfidie de l'écueil sousmarin ou la brutale violence de la tempête.

Mais les nacelles, mais ces pauvres filles qui se glissent au salon par l'entrebaillement d'une porte, ces coquilles de noix, pour reprendre un

instant notre métaphore, qui vont au hasard de la vague, sans voilure et sans gouvernail...

Quand elles arrivent à faire comme vous des voyages de long cours, que pensez-vous d'elles, ô frégates?

Vous raillez, tant qu'elles sont ballottées par le flot. Je vous ai vues parfois, quand elles trônent au port, prendre la queue de l'encensoir.

Cela est bien. Il faut applaudir au succès qui, presque toujours, est le mérite.

Vous ne sauriez trop battre des mains. Celle-là, pour se mettre seulement à votre niveau, a dépensé plus d'esprit, plus de courage, plus de savoir, plus de souffrance qu'il ne vous en faudrait à vous pour vous faire reines.

Celle-là est au-dessus de vous du moment qu'elle est votre égale.

Si elle peut se tenir à la place conquise, si elle peut vous forcer, belles jalouses, à ne prononcer jamais qu'à demi-voix ce cruel mot de parvenue, c'est une grande femme.

Encensez à tour de bras!

Il y en a peu. On peut vieillir dans le monde sans en rencontrer une seule.

Mais il y en a.

Irène avait en elle les trois quarts de ce qu'il faut pour forcer honnêtement le rempart au-delà duquel est le monde. Il ne lui manquait guère que le coeur.

Sans le coeur, on monte tout près du but: on n'atteint pas le but.

Parmi les femmes qui se sont trouvées sur mon passage dans la vie, Irène est à coup sûr celle

1*

que j'ai le plus soigneusement observée. Elle a barré mon chemin plus d'une fois; j'ai dû l'écarter: cela instruit.

Je lui dois tout ce que je sais; elle a été pendant trois ans mon institutrice. Elle se servait de moi comme d'un outil humain. Je ne crois pas que son mobile égoïste me puisse dispenser de tout reconnaissance.

Je ne crois pas non plus qu'elle ait droit de rien exiger de moi: je l'ai payée.

C'était un être merveilleusement doué. Elle sentait le bien et le beau avec une délicatesse de conscience infinie. Il lui manquait cette chose qui est très mal nommée: le sens moral, et qui devrait s'appeler tout bonnement le coeur.

Le sens moral est une faculté d'appréciation. Vous avez des coquins qui raffinent en paroles la probité, l'amour, l'honneur. Je connais un malheureux qui ne sait pas où sont sa femme et ses enfans, — et qui ne s'en informe point.

Il vous ferait pleurer à chaudes larmes quand il parle de la famille.

Jean-Jacques Rousseau avait magnifiquement le sens moral. Cherchez son coeur.

Cherchez aussi sa conscience: j'entends la conscience simplement définie par le catéchisme.

Et si vous en voulez des définitions claires, frappantes, sublimes, relisez votre catéchisme.

Le bon Lafontaine avait découvert un jour Baruch; il n'y a pas bien longtemps que, moi, j'ai découvert le catéchisme.

C'était un jour que j'étais devenue folle à lire

un très beau livre de philosophie éclectique. Le catéchisme me guérit net.

Qui sait où serait montée cette Irène avec un peu de coeur.

La conscience ne manque à personne, mais il faut le coeur pour l'entendre.

Le coeur est l'oreille de la conscience.

Qui sait quelle éblouissante destinée eût été celle de cette femme si belle d'intelligence et de corps?

C'est toujours l'histoire de ce berceau entouré de fées protectrices. Chaque fée opère un don, utile ou gracieux: c'est comme un collier de perles qu'on enroule autour de la jeune existence.

Mais une perle manque au collier.

On a oublié une fée. — Parens imprudens!

La fée vient avec sa légitime colère. La fée dit:

— La perle qui manque fera défiler tout le collier.

C'est la clé, cette perle qui manque. C'est celle dont l'absence rend toutes les autres inutiles.

C'est le coeur.

J'ai bientôt seize ans: je suis une grande fille. Il y a plus de trois années que je suis au château du Meilhan. J'entends dire autour de moi que je suis belle. Mon miroir n'est pas d'un autre avis.

Voilà ce que me montre mon miroir. Toute suspecte que je puis être de partialité, je vais vous le dire:

Une chevelure d'un beau noir, abondante et

fine, bien plantée sur un front blanc; des tempes un peu découvertes où s'attache une toute petite oreille que maman marquise a fait percer depuis peu.

Maman marquise adore mon oreille.

Ai-je besoin de vous dire que je suis sa favorite?

Elle vit par Gaston, et Gaston m'idolâtre.

Au-dessous du front vient une paire de sourcils noirs que je trouve trop mutins, surtout placés qu'ils sont au-dessus d'une paire d'yeux trop espiègles.

J'aimerais mieux avoir le regard langoureux de ma pauvre chère Lily. C'est plus femme. Mais on ne se fait pas.

Et tout le monde trouve mes yeux charmans, mes sourcils aussi.

Gil-Blas était blond. Il eût aimé une brune.

Je suis brune: vous représentiez-vous Mme Gil-Blas autrement?

Un nez légèrement aquilin va rejoindre une fossette souriante qui sous-tend l'arc de la lèvre supérieure. Voilà ce que j'aime en moi, c'est ma bouche.

On ne peut pas n'être point franche avec une bouche pareille.

Ma bouche rit de si bon coeur et montre en riant des dents si fines, si bien enchâssées!

Je voulais glisser sur mon nez, qui a un défaut. Confessons-nous.

Mon nez remue un peu quand je parle. C'est une qualité qui a fait le succès de plusieurs comiques au Palais-Royal et aux Variétés.

Je suis une comique. Cela m'a fait longtemps beaucoup de chagrin.

J'avais quelque vocation sentimentale.

Mais soyez donc romanesque avec un nez qui remue!

Mes flatteurs m'ont toujours dit que cette agilité de mon nez donnait à ma physionomie une expression toute particulière d'originalité et de finesse.

J'ai cru mes flatteurs, ne pouvant faire mieux.

Sous ma lèvre inférieure, qui est un peu renflée, le menton s'arrondit assez bien. J'ai le galbe fort gracieux, à ce que disent mes amis artistes. Rien à reprocher aux épaules, rien que des choses aimables à dire de la poitrine et des bras.

Mais la taille, les mains, la jambe et le pied..

Ecoutez, lecteur, je vous parle de vingt ans écoulés, peut-être un peu plus: le pied était fin, cambré, coquet; la jambe était ronde et si détachée! les mains semblaient sculptées par un de ces patiens polisseurs d'ivoire; la taille était tout uniment délicieuse.

Si vous trouvez des gens pour prétendre le contraire, accusez-les hardiment d'imposture.

Hélas! j'étais ainsi. Combien de temps la rose de mai garde-t-elle sa virginale fraîcheur?...

Gaston était devenu un bel adolescent. Lily était maintenant une jeune fille, toujours un peu maladive, mais charmante.

Mlle Zoé avait vingt ans. Elle était de celles qui se forment tard. Ces trois années l'avaient beaucoup embellie.

Elle était triste comme autrefois, taciturne et

cachée. Je crois qu'elle commençait à se défier d'Irène.

Elle causait avec moi parfois et me témoignait de l'affection.

Lily m'aimait tendrement, bien que la jalousie la consumât. Celle-là était une sainte enfant, à qui Dieu devait le bonheur.

Les autres habitans du château étaient restés tels quels ou à peu près. Isidore et Dorothée avaient peu vieilli, bien que le premier eût pleuré depuis le temps plusieurs canaris et quantité de poissons rouges. Rose-sans-épines cultivait toujours la galanterie, le bon curé engraissait, le baron d'Avray était plus sourd que jamais.

Michelle-Gabrielle de la Beaumelle répétait à qui voulait l'entendre qu'elle ne se mêlait plus de politique, parce que les partis étaient trop ingrats.

On n'a jamais su ce qu'elle entendait par ces paroles.

Elle avait suspendu son abonnement au *Journal des Villes et des Campagnes*, mais elle avait pris un septième d'abonnement à l'*Univers religieux*.

Elle recevait cette intéressante feuille le cinquième jour, et faisait la guerre au pauvre abbé Jouault, qu'elle accusait de gallicanisme.

De même qu'autrefois elle était très forte sur l'ordre du jour et la question préalable, de même, aujourd'hui, elle traitait avec succès les questions de dogme, de liturgie et de droit canonique.

Elle citait les conciles avec une effrayante facilité. Mais quand on lui disait que le pape n'était pas de l'avis de l'*Univers religieux*, elle donnait de vilains noms au pape.

Elle disait, dans son impiété naïve, en parlant d'elle et des gens d'esprit qui rédigent l'*Univers*: La Providence a besoin de nous!

Par le fait, la Providence doit avoir quelque vue profondément mystérieuse quand elle crée un être aussi gênant que Mlle Michelle-Gabrielle de la Beaumelle.

Le précieux Pidoux avait engraissé. Il protégeait Brunet. Il ordonnait l'ayapana à Michelle-Gabrielle pour lui procurer un peu d'embonpoint; il ordonnait l'ayapana à l'abbé Jouault pour le défendre contre son obésité naissante.

Quand on veut bien réfléchir, la chose est toute simple. L'ayapana de l'île Bourbon, plante peu connue, a le prodigieux privilége de rétablir l'équilibre entre l'albumine et la fibrine.

Or, d'où vient l'obésité? d'un excès d'albumine... Servez l'ayapana.

D'où vient la maigreur? d'un excès de fibrine.. Que l'ayapana soit prodigué!

Si l'albumine n'est pour rien dans l'obésité, si la fibrine n'a aucun rapport avec la maigreur, donnez toujours l'ayapana de l'île Bourbon. Mais achetez l'ayapana à Beaupréau, chez Flochonnel, pharmacien du docteur Pidoux.

L'ayapana de Flochonnel est en effet le seul que le docteur Pidoux ait imprégné de son fluide.

Pidoux, en même temps qu'il engraissait, avait pris de l'importance. On parlait de lui dans tout le département.

Bien que les nobles du pays ne s'occupassent plus de conspirations sérieuses ou burlesques, on disait volontiers:

— Si le maréchal Bourmont avait tenu parole à M. Pidoux, Louis-Philippe *la dansait*!

En conséquence, on attendait les élections générales pour envoyer M. Pidoux à la Chambre des députés.

La Chambre des députés n'était pas sans posséder dans son sein des gaillards aussi drôles que lui.

Pidoux avait promis formellement de mettre le juste-milieu au pied du mur.

Quelques mois auparavant l'époque où je reprends l'histoire de ma vie, le vieux duc de Champmas-Mauges s'était laissé mourir. Tous ses biens appartenaient maintenant au prince Maxime de ***, qui avait définitivement quitté le service à la suite d'un duel avec son général, — et que le roi Louis-Philippe venait de nommer pair de France.

Michelle disait que c'était une grande honte pour la famille.

Le prince Maxime était le plus jeune membre de la Chambre des pairs.

CHAPIRTE II.

De l'association qui eut lieu entre l'enchanteur Pidoux et la belle Irène.

Je passe ces trois ans et quelques mois pour arriver tout de suite à la fin de 1835, parce que cet espace de temps fut pour moi à peu près vide d'événemens:

Je fis ma première communion la seconde année de mon séjour au château; je savais déjà lire et passablement écrire à cette époque. Mlle Irène me fit suivre les cours de Lily, et Gaston exigea que j'assistasse aux leçons que lui donnait son précepteur.

Le désir d'apprendre me saisit. Je fis des progrès étonnans.

Irène et le précepteur me donnaient tous deux pour modèle à leurs élèves.

Irène, je dois le dire, ne faisait aucune différence entre Lily et moi. Elle était vraiment au-dessus des petites méchancetés du vulgaire des mauvaises femmes.

D'ailleurs, je ne sais pas si c'était réellement une mauvaise femme.

Elle était tout en bas de l'échelle. Elle poussait pour monter.

Nous n'avions plus entendu parler de M. Léon, mais Irène était une pianiste fort distinguée, quoi qu'elle en eût dit à l'époque où elle voulait faire venir le musiquet.

Dès les premières leçons, elle me dit que je deviendrais forte. L'événement lui donna raison. J'ai vécu plus tard de mon piano en un moment difficile.

En fait d'éducation, en fait d'instruction, en fait d'arts, Irène me donna tout ce qu'elle avait. Ce que je lui reproche, c'est d'avoir voulu aller au delà. Irène voulut me donner sa philosophie.

Elle me proposa d'être son alliée.

— Tu es comme moi, me dit-elle, Suzanne, belle, intelligente, isolée. Un jour, qui n'est pas

éloigné, tu vas être seule contre tous. Apprends à combattre.

Combattre qui? Mes bienfaiteurs? Non.

D'ailleurs, j'avais une sauvegarde contre ces dangereuses suggestions, une sauvegarde qui manquait à la belle Irène. Irène n'aimait pas.

Moi, j'aimais.

Qui donc aimais-je? Le chevaleresque Georges? Le prince Maxime, ce héros de roman? Gaston, ce charmant adolescent qui grandissait près de moi?

Le lecteur va sourire, j'en ferais la gageure. Gustave, mon parrain, est maintenant pour nous un être de l'autre monde.

A moins que je ne l'eusse revu. Mais cela n'était point.

Que sont les impressions d'un enfant de douze ans?

A l'époque où je quittai Gustave, à l'auberge de Condé-sur-Noireau, j'avais douze ans.

J'ignore ce que sont pour les autres les impressions de cet âge. Je ne parle ici que pour moi.

Mon enfance a réglé ma vie impérieusement, je dirai presque tyranniquement.

J'aimais Gustave. Gustave avait conservé pour moi je ne sais quel prestige bon et suave.

D'autres pouvaient m'étonner ou me charmer. J'aimais Gustave.

Je l'aimais tel que je l'avais laissé un jour, la larme à l'oeil et l'oreille basse, regardant du coin de l'oeil Fanchon, cette rustique Armide.

C'était mon mari. J'avais envie de grandir pour le faire grand.

Les femmes se divisent en deux catégories bien

tranchées: les unes aiment par admiration, les autres par protection.

Parfois, la même femme aime de ces deux manières en sa vie.

Ce que j'éprouvais pour Gustave, ce n'était pas tout à fait de la protection; c'était encore moins de l'admiration.

Je le voulais mon égal, haussé jusqu'à moi par moi. C'était de l'affection de ménage, c'était l'amour qui rend longtemps heureux.

Il fallait bien qu'il fût de trempe supérieure, cet amour, puisqu'il a résisté à tout et qu'il dure encore.

Jusqu'ici, le poème de notre tendresse ne brille pas par les incidens romanesques. Il en vint quelque peu, mais plus tard. En somme, le roman fut en dehors de nous. Je préfère cela.

Notre correspondance se tint au niveau du reste. Elle est là toute entière sur ma table, au moment où j'écris ces lignes. Je fais la brave, mais mon coeur bat. Rien de ce qui regarde mon bonheur ne peut me laisser calme.

Mais de toute mon âme je permets au lecteur de ne point ressentir cette émotion, qui est toute à moi. Il me peinerait d'en donner une part. C'est mon bien, sachez-le; j'ai pris ce bonheur au choix entre bien d'autres.

Il me suffit. Moi qui étais ambitieuse, je ne regrette même pas les choses que l'ambition peut donner.

Mais qui veut trop prouver... J'ai peur qu'on ne croie que je me mens à moi-même.

Notre correspondance consiste en deux lettres.

Le lecteur connaît la première, qui fut écrite par mon bon ami Antoine dans l'écurie du Meilhan.

La seconde est la réponse de Gustave, qui me parvint un mois après; la voici, sauf orthographe:

„Ma chère filleule Suzanne,

„Ça m'a fait bien plaisir d'apprendre de toi tout ce que tu me marques dans ta dernière que tu vas apprendre toutes sortes de choses où tu es, et que ta santé va bien, Dieu merci, comme la mienne, qui jusqu'ici ne s'est pas dérangée. Nous avons la foire au bétail demain samedi, dimanche et lundi, dont tu penses que je suis trop occupé pour t'en dire plus long. J'ajoute toutefois, cependant, que je suis consentant de même que toi pour que tu m'attendes pour nous entremarier, quand l'âge y sera de ton côté; de quoi je finis en te souhaitant continuation de bonne chance dans ta prospérité, me disant:

„Ton parrain chéri pour la vie,

„Gustave Lodin."

Je renonce à expliquer pourquoi ce chiffon de papier, chargé d'informes caractères, me met la larme à l'oeil, et pourquoi ma main frissonne en le touchant.

Il n'y a rien là dedans, c'est évident. L'amour n'est ni dessus ni dessous.

Le style n'y fait rien. A part le comique de la forme, c'est glacé.

Eh bien! je relisais dix fois chaque jour ce billet où vous ne voyez rien. Je l'ai bien lu mille fois, et le contact de mes lèvres en a presque effacé l'écriture.

Si vous trouvez que mon Gustave n'était pas aimable, je tranche la question d'un mot:

C'était ma destinée de l'aimer.

Ce billet fut le premier et le dernier. J'adressai plusieurs lettres à l'auberge du Pélican, et ma passion d'écrire à Gustave fut sans doute la principale cause de mes étonnans progrès. Aucune de ces lettres n'obtint de réponse.

Ce fut par hasard et seulement au bout de deux ans que j'eus des nouvelles de Gustave. Il avait quitté l'auberge du Pélican.

Il n'était pas parti seul. La grosse Fanchette l'avait suivi.

Voilà les premiers pleurs vraiment amers que j'aie versés. Les coups de la Noué ne battaient que mon corps, autrefois.

Je connus la souffrance de l'âme.

Mais, bah! cela ne fut pas bien long. Je relus mon billet, mon cher billet. Est-ce que Gustave pouvait mentir? Je compris vaguement qu'il était homme avant que je ne fusse femme. Je mis vraiment tous mes soins à l'excuser.

Pauvre Gustave! c'était ma faute.

Quand à la question de savoir où il était et comment je le retrouverais, cela m'embarrassait peu.

Le jour où je serais libre, telle était sérieusement ma façon de penser, une voix s'élèverait en moi et m'indiquerait la route qui devait me conduire jusqu'à lui.

Comme je me défiais d'Irène depuis le premier jour, et que je la savais en quelque sorte par coeur sans qu'elle pût s'en douter, je répondis à ses ouvertures avec une extrême prudence. La plupart

du temps, je faisais mine de ne la point comprendre. Quand elle me poussait, je prenais la chose en riant.

Elle vit bien vite qu'elle ne gagnerait rien sur moi, et que jamais je ne serais son alliée. Cela ne la fit point changer à mon égard. Elle fut toujours vis-à-vis de moi la plus douce et la plus intelligente des institutrices.

Seulement, comme je n'étais pas de force à lutter contre elle, toute prévenue que j'étais, elle parvint à se servir de moi malgré moi.

Nous arrivons à cette grande affaire du double mariage de Pidoux avec maman marquise et du baron d'Avray avec la belle Irène.

Je contribuai, comme je m'en suis vantée hautement au début de ce livre, à empêcher le premier; je prêtai innocemment les mains au second.

Eussé-je voulu l'entraver, je crois que je n'aurais pas réussi.

Vaincre le précieux Pidoux, c'était un jeu; mais barrer la route à Irène!...

Je sus plus tard, en une lutte bien autrement importante, de quoi elle était capable.

Pourtant elle fut beaucoup plus longtemps fille qu'elle ne l'avait pensé.

Trois mois, tel était le terme fixé le lendemain du départ de Georges. Elle avait dit à Pidoux: Dans trois mois, je veux être barronne d'Avray.

Il lui fallut trois ans pour faire le siège de l'entêtement du sourd.

La ligue était étroitement scellée entre l'enchanteur et l'institutrice. Irène, qui avait une très grande influence sur maman marquise, travaillait

pour Pidoux. Pidoux, qui avait plus d'un tour dans son sac de charlatan, travaillait pour Irène.

Michelle-Gabrielle de la Beaumelle donnait çà et là un coup d'épaule.

Voici comment s'y prit l'enchanteur. Il fit faire à Beaupréau un cornet acoustique à l'aide duquel on pouvait à peu près causer avec M. le baron, qui lui sut beaucoup de gré de l'attention.

La première chose que lui dit Pidoux dans le cornet fut ceci:

— Je vais vous mettre en traitement sympathique . . . Avec mon fluide et l'ayapana de l'île de Bourbon, vous serez guéri dans six mois.

Le sourd bénit les circonstances qui avaient éloigné cet homme éminent de la politique, et qui lui permettaient de se consacrer au soulagement de l'humanité souffrante.

Pidoux eut sa chambre au Sinaï. C'était le nom du château de M. d'Avray. Pidoux lui acheta une bague électrique et une chaîne galvanique. Il lui fit mettre en outre ses jambes dans une scélérate de botte en cuivre à laquelle s'adaptait une machine pneumatique.

Manière de se servir de cette invention utile on fait le vide dans la botte, et la jambe crève comme un boudin blanc sur le gril.

On devient impotent, mais on reste sourd.

Pidoux fit boire au baron d'Avray beaucoup d'ayapana de Bourbon pour remettre ses jambes en état. Un matin, il lui dit:

— J'ai guéri en ma vie soixante et onze cas de surdité opiniâtre.

— Cher docteur, répliqua M. d'Avray, j'entends déjà un peu mieux avec le cornet.

L'enchanteur Pidoux fronça le sourcil.

— Je ne suis pas content! déclara-t-il.

Le pauvre sourd eut peur. Il se vit abandonné par ce grand praticien Pidoux, arbitre souverain des discussions entre l'albumine et la fibrine.

— Tenez-vous beaucoup au célibat? lui demanda brusquement l'enchanteur.

M. d'Avray se fit répéter trois fois la question, puis il répondit d'une façon toute affirmative.

— Eh bien, dit M. Pidoux, qui prit son chapeau recouvert de toile cirée, je crois que nous allons en rester là.

— Mon cher monsieur Pidoux! s'écria le sourd, vous désespérez donc de moi!

— Ecoutez, répliqua l'enchanteur, je n'aime pas parler science avec les profanes, mais je vous porte un véritable intérêt... Qu'est la surdité? paralysie du nerf auditif? atrophie du tympan? obstruction de la trompe d'Eustache? Aneries! vieilleries! absurdités!... Amenez-moi ici toute la Faculté: je la dauberai comme une oie!... La surdité est un état particulier du sang où l'albumine et la fibrine, appauvries toutes deux, mais (notez bien cela) dans des proportions inégales, ne peuvent plus tenir le cruor en limpidité. Qu'arrive-t-il? Les matières grasses et séreuses déposent. Voyez le vin qui n'est pas collé. Comprenez-vous?

— Ah! certes, docteur, répondit le baron émerveillé.

— En conséquence de quoi, conclut Pidoux, il vous faut le mariage.

Il prit son chapeau, cette fois, définitivement et sortit.

Le sourd resta plongé dans d'amères réflexions. Il pensait:

— De quoi vont se mêler cette fibrine et cette albumine!

Pendant cela, au château de Meilhan, Irène faisait la lecture à maman marquise.

Elle lisait comme elle faisait tout, c'est-à-dire très bien. Maman marquise aimait les romans avec passion: Irène lui lisait ceux de M. le vicomte d'Arlincourt, qui étaient alors fort à la mode.

La lecture des romans, nuisible aux jeunes filles, rend aux vieilles dames des illusions jolies et peu dangereuses. Quel mal de se rappeler un peu vivement ce premier battement du coeur qui vint à seize ans, ce petit drame dont on fut la jeune première vers la vingtième année, cette comédie où l'on joua la grande coquette à vingt-cinq ans, et cette héroïde incandescente qui ferma entre le septième et le huitième lustre la carrière regrettée des amours?

La vieille dame a trois amis fidèles dont un seul est toujours désintéressé: le confesseur, le médecin, le romancier.

Le médecin et le confesseur, c'est le potage et le bouilli. Le romancier est la petite larme de café au dessert.

Ah! si les vieilles dames avaient de bons yeux! ou si elles étaient toutes assez riches pour entretenir des lectrices!

Il n'y aurait certes plus de romanciers obligés,

pour vivre, d'accepter des emplois dans l'administration des pompes funèbres!

— Ces écrivains, dit un jour Irène, ne peignent jamais que les amours de la jeunesse. C'est une lacune. Le coeur n'a pas d'âge.

Maman marquise poussa un gros soupir. Son rhumatisme la tenait.

— Moi, reprit Irène, si j'avais à choisir entre un jeune homme et un vieillard, je prendrais le dernier, afin de l'aimer comme un père.

— Vous, Irène, vous êtes un ange! murmura Dorothée.

Irène reprit:

— Je connais au moins un homme qui est du même avis que moi... c'est le docteur Pidoux.

— Ah! fit maman marquise, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes comme le docteur Pidoux.

— Il me disait encore l'autre jour, continua Irène négligemment: je n'ai jamais aimé qu'une femme en ma vie: cette femme a juste vingt ans de plus que moi.

Maman marquise sourit et se drapa dans son mantelet de couleur tendre.

L'enchanteur avait quarante-quatre ans et maman marquise soixante quatre.

CHAPITRE III.

Où se fait la double attaque du Sinaï et du Meilhan.

Quand Pidoux revint au Sinaï, M. d'Avray lui cria du plus loin qu'il l'aperçut:

— Docteur, vous allez être content de moi; je suis décidé, je me marie!

Le précieux docteur descendit de cheval et entra. Il tâta le pouls du sourd et releva tout doucement ses paupières pour regarder le dedans de ses yeux.

Ensuite, il mit son oreille contre son flanc.

Ces choses font toujours un effet diabolique.

— Hum! hum! fit l'enchanteur; mal, mal!... De quel côté vous couchez-vous la nuit?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— L'homme est toujours son plus mortel ennemi... Où achetez-vous vos gilets de flanelle?

— A Beaupréau.

— Aimez-vous les amers?

— Qu'appelez-vous les amers?

— La chicorée, le pissenlit, l'écorce d'orange, les pommes de Trémené...

— Ecoutez donc, docteur, répliqua le sourd, la chicorée bien blanchie... le curaçao de Hollande...

— Jetez votre ayapana... elle est trop vieille ... Faites-en prendre une livre et demie chez Flochonnel... et mettez-vous au lit.

Le pauvre M. d'Avray perdit ses bonnes couleurs.

— Et qui comptiez-vous épouser? demanda le précieux Pidoux.

Remarques qu'il employait l'imparfait de l'indicatif.

Il avait deviné qu'il ne s'agissait point d'Irène.

— Une personne fort bien, répondit le sourd qui tremblait en se déshabillant; ma parole, je me sens tout mal à l'aise!

— Pensez-vous, prononça le docteur gravement, que je sois un enfant ou un mauvais plaisant?... Si je vous ai engagé à vous mettre au lit, monsieur le baron, c'est qu'il y a lieu.

Le sourd se coula tout frissonnant entre ses draps.

— Qui vous veille quand vous êtes ainsi? demanda l'enchanteur.

— C'est mon valet de chambre.

Pidoux haussa les épaules d'un air de profonde pitié.

— Je vous prie, monsieur le baron, dit-il, de ne plus me parler de mariage... Le zèle est une chose fort dangereuse dans notre profession... L'intérêt sincère et profond que je vous porte m'a entraîné au-delà des bornes... Le mariage n'est pas un médicament: j'ai eu tort.

— Mais, docteur... au contraire... ma future...

— Je vous soigne, n'est-ce pas, avec ma conscience, avec le talent que je puis avoir... Personne au monde ne peut rien demander de plus... Que diable! je ne suis pas un agent de mariages!

— Mais, docteur...

— Mais, monsieur, s'écria Pidoux en s'animant, je sais ce que je dis, peut-être... Quand un médecin a fait rigoureusement son devoir, que peut-on lui reprocher en cas de malheur?

— Mais, docteur, s'écria pour la troisième fois le pauvre sourd, qui se mit sur son séant, vous me rendriez fou, voyez-vous bien!

Pidoux venait de voir sur la table une lettre adressée à madame veuve de la Cour du Champ. Il savait son affaire.

— Ce sont, monsieur le baron, des choses excessivement délicates... Le fluide d'une femme de quarante-deux ans est tout à fait impuissant à produire les effets que je veux obtenir... Prenez l'ayapana... mettez-vous aux amers... couchez-vous de trois quarts... Je suis bien votre serviteur!

Le baron sua la fièvre toute la journée. Il eut une nuit déplorable. La lettre ne fut point envoyée.

— Vous êtes bien plutôt pour moi une mère qu'une maîtresse, madame, disait Irène à la marquise, après la lecture du soir; je ne suis pas expansive; je ne sais pas dire comme j'aime... Mais il est certain que je me sens le coeur léger quand je vous vois heureuse...

— Si je ne souffrais pas tant de mes douleurs... commença la marquise.

— Vous souffrez, chère dame, parce que vous le voulez bien.

La marquise la regarda avec étonnement.

Irène baissa les yeux.

— Madame, reprit-elle en balbutiant, les personnes comme moi, qui vivent de leur travail et qui sont toujours ici-bas comme l'oiseau sur la branche, acquièrent une certaine subtilité de jugement et d'observation inconnue aux heureux de ce monde... Nous voyons tout sans même essayer de voir...

— Et qu'avez-vous vu, s'il vous plaît, Irène, ma fille? demanda maman marquise, dont les grosses joues étaient écarlates.

— Me pardonnerez-vous, madame?

— Je vous le promets d'avance.

— Eh bien, j'ai vu... d'abord, j'ai remarqué une chose, et ceci est le résultat d'observations nombreuses... Le docteur Pidoux...

— Ah! fit maman marquise avec coquetterie, il s'agit encore du cher docteur?

— J'ai remarqué que M. Pidoux agissait surtout avec une puissance inouïe sur les personnes qui lui sont sympathiques.

— C'est tout simple, mon enfant, répondit la marquise d'un ton professoral; le fluide se communique plus aisément entre natures amies... La science nous offre plusieurs exemples...

— Chère dame, je suis une ignorante sur ces sujets que vous avez approfondis... Je cite seulement ce que j'ai vu... La présence seule du docteur vous soulage.

— C'est un fait... et rien plus naturel.

— Je me demande, continua Irène, pourquoi le docteur n'est pas toujours près de vous.

Maman marquise se mit à rire.

— Ah! chère enfant, s'écria-t-elle, je ne suis pas assez riche pour avoir un médecin à gages!

— A gages! répéta Irène qui secoua la tête; le docteur Pidoux est-il un homme qu'on puisse acheter?

Le siége allait bien plus vite de ce côté-ci que de l'autre. Il y avait plusieurs raisons pour cela. D'abord, l'assiégeant était plus fort; en second lieu, la place était plus faible.

Si la belle Irène avait poussé franchement sa pointe, le siége n'eût pas duré plus de quinze jours.

Mais la belle Irène ne voulait pas vaincre trop

vite. La victoire de Pidoux devait être le signal de sa viotoire.

Telles étaient les conditions du contrat entre l'enchanteur et l'institutrice.

Or, le baron se défendait vaillamment. Il était sur le flanc, mais son compatriote Ducouédic commanda la manoeuvre pendant plusieurs heures, après avoir eu le corps coupé en deux par un boulet. Il fit planter son tronc sans jambes dans un baril de son, et battit encore les Anglais.

Ces Vendéens sont entêtés, même quand ils ne sont pas sourds; et le baron était sourd.

Le baron, d'ailleurs, avait déjà refusé une fois la belle Irène. C'était une détestable condition.

Il fallut qu'Irène elle-même vînt en aide à son allié.

Et il fallut aussi que je prêtasse la main à la savante diversion qu'elle fit.

Irène avait une écriture anglaise d'une extrême élégance. Elle était en train de me la donner. Gaston et Lily écrivaient comme des chats. Au contraire, j'étais vraiment une assez bonne élève.

Aussi Irène, feignant d'y mettre de l'amour-propre, me donna quelques leçons particulières dans sa chambre.

Elle m'écrivait de beaux exemples que je copiais pieusement, m'attachant à peindre la lettre et non point à comprendre le sens.

Tranchons le mot: je ne savais pas du tout ce que je copiais.

Le baron continuait ses visites au château.

Un soir, c'était la fête de maman marquise. Il y avait grande réunion. Rose-sans-Epines avait

composé une pièce de vers en l'honneur de Dorothée, et j'avais été chargée de la copier. Lily et Gaston avaient aussi préparé des complimens.

J'ai encore dans la tête le refrain de la pièce de Rose-sans-Epines. Cela lui ressemblait trop parfaitement pour que je ne serve pas son dystique au lecteur:

„Madame, en ce beau jour, par tous soyez fêtée;
Et répétons en choeur le nom de Dorothée!"

Tonton marquis avait trouvé la chose *vavissante.* Il avait prononcé, lui, un petit discours comique, qui lui avait attiré cet antique et bienveillant reproche:

— Isidore, vous ne vous corrigerez jamais!

Après les complimens, maman marquise, émue et toute heureuse, voulut voir les cahiers.

— Comme Suzanne écrit bien! s'écria-t-elle.

Tout le monde fit chorus, excepté Irène, qui dit entre haut et bas:

— Je ne suis pas contente d'elle.

On se récria. Irène caressa mes cheveux et dit en souriant:

— Elle fait mieux que cela... Si vous voyiez ses exemples!

Tout le monde voulut voir mes exemples. J'allai chercher mon petit bagage de calligraphe en herbe. J'apportai mon carton; chacun s'en partagea les feuilles, tandis que Gaston se montrait plus joyeux que si le succès eût été à lui.

Le baron d'Avray et Pidoux étaient ensemble comme les deux doigts de la main; ils eurent la même feuille. C'était Pidoux qui l'avait choisie.

Je vis avec étonnement le sourd qui pliait furtivement le papier et qui le glissait dans son sein.

Pourquoi ce vol?

En reportant mon carton, je comparai mes feuilles aux exemples écrits de la main d'Irène, et je trouvai ainsi celle qui manquait.

C'était un exemple d'écriture fine, courante, ainsi conçun:

„Plusieurs femmes célèbres de l'antiquité choisirent de leur plein gré des vieillards pour époux, Rien ne me semble rehausser notre sexe autant qu'une conduite pareille. La femme, que certains écrivains appellent une vivante providence, accomplit ainsi pleinement sa mission sur la terre. Placée par son dévouement au-dessus de vulgaires passions, elle entre dans le mariage comme la jeune et ardente novice franchit le seuil du cloître. Elle donne à l'époux la jeunesse de son coeur, et, comme la déesse Aurore, fille de Titan et de la Terre, elle fait une vie nouvelle à l'objet de son chaste amour, qui dépasse, nouveau Tithon, les bornes de l'existence humaine.“

Je me promis de lire à l'avenir les exemples d'écriture composés par la belle Irène.

Remarquez, cependant, avec quelle adresse ceci était fabriqué. Sauf l'excentricité de l'idée, c'était parfaitement un de ces alinéas bêtes dont les professeurs d'écriture font élection pour exercer la main et l'esprit de leurs élèves.

Il n'y manquait rien, pas même la réminiscence mythologique qui fait besoin à ces sortes de morceaux.

On était tenté de se dire: J'ai lu cela dans la *Morale en actions*, ou ailleurs.

Ma trouvaille me fit sourire. Je me souvins alors qu'au moment où le pauvre sourd avait glissé mon papier dans son sein, Pidoux lui avait dit:

— Vous sentez qu'elle ne pouvait deviner qu'on demanderait à voir les cahiers de la petite!...

Le sourd n'entendit pas. Pidoux, au lieu de répéter, lui écrivit cela sur un coin de carte avec un crayon, et le sourd approuva du bonnet.

Franchement, il m'était fort indifférent que M. le baron d'Avray épousât Mlle Irène. Je ne me croyais point le droit de mettre des bâtons dans ses roues.

Je revins au salon comme si de rien n'eût été.

A dater de ce moment, la défaite de ce pauvre baron ne fut plus qu'une affaire de temps. Il hésita encore douze à quinze mois, comme s'il eût pris à tâche d'affoler le précieux Pidoux, mais la chose était bien décidée en principe.

Enfin, la demande fut faite et acceptée avec dignité, sans empressement comme sans répugnance. Irène avait la science infuse des convenances et des formes.

Aussitôt cette victoire remportée, Irène dut en payer le prix. Elle avait préparé dès longtemps maman marquise, chez qui les rhumatismes plaidaient beaucoup plus haut que le sentiment.

Maman marquise, pour jouir de Pidoux sans partage et se faire de lui un bouclier permanent contre ses douleurs, consentit à donner sa main à ce précieux disciple d'Hippocrate. Aussitôt

qu'elle eut pris ce grand parti, elle se sentit mieux: l'albumine et la fibrine effrayées cessèrent de se quereller dans ses veines.

— Cela te paraîtrait-il bien ridicule, petite Suzanne, me dit-elle un matin, non sans embarras, si tu me voyais me remarier?

— Mais du tout, lui répondis-je, M. le marquis et un si digne homme!

Elle ferma les yeux à demi en rougissant comme une jeune fille.

— Isidore est bien vieux! murmura-t-elle.

Je vis que j'avais fait fausse route.

Avant que je n'eusse le temps de reprendre la parole, elle m'attira contre elle et m'embrassa.

— Va pianoter, Suzette, me dit-elle, demain je t'apprendrai le nom de mon futur.

Comme je montais à notre chambre d'étude, j'entendis que l'on causait à voix basse dans la chambre du précieux Pidoux.

C'étaient Irène et lui qui célébraient leur double victoire.

Irène disait:

— Je veux être citée comme un modèle. Avant un an, le monde aura authentiquement ratifié ma conquête. Je serai une grande dame, et mon mari sera heureux.

— Moi, répliquait l'obscène Pidoux, je serai bien vêtu, bien chauffé, bien nourri... j'aurai des domestiques, des voitures, des chevaux... je m'amuserai à faire quelques réparations à la maison... et ma femme ne mourra certes pas avant de m'avoir fait donation pleine et entière de tout ce dont elle peut disposer en faveur du parangon des époux!

Ce Pidoux me fit honte et dégoût. Je sentis mes joues brûler.

Au lieu d'aller à mon piano, je descendis quatre à quatre, et je poussai d'un coup de pied la porte de l'écurie.

Antoine était là avec son fils François, qui venait d'arriver en semestre. François avait les galons de maréchal-des-logis.

— Allez-vous-en un petit peu, lui dis-je; j'ai à parler à votre père.

— Qu'y a-t-il donc, mam'selle Suzanne? me demanda Antoine quand son fils fut parti.

Au lieu de répondre, je me promenais en frappant du pied.

Il s'approcha de moi et me donna un petit coup de coude.

— Dites donc! fit-il en riant, comment le trouvez-vous cette année?... Il vous trouve bien mignonne, lui!

— Antoine, m'écriai-je, ça porterait malheur à tout le monde ici!... Il n'y a pas à dire: cela ne se peut pas!

— Quoi donc qui porterait malheur?... Si vous vous épousiez avec mon gars François? On ne vous y prendra pas par le collet pour ça, allez, mam'selle Suzanne!

Il ne me tutoyait plus depuis quelque temps.

Je lui tendis la main en riant de son erreur.

— Il ne s'agit ni de moi ni de votre fils François, père Antoine, lui dis-je, il y a une grande nouvelle... Mme la marquise va se remarier.

— Ah! ah! fit le bon cocher, tonton marquis aura une couronne de fleurs d'oranger!

— Pas avec tonton marquis, père Antoine.

— Avec qui donc?

— Avec M. le docteur Pidoux.

Il resta bouche béante; ses lèvres tremblaient.

— C'est que... c'est que... balbutia-t-il tout suffoqué, il ne faut pas plaisanter... elle en est bien capable!... Et lui aussi, le gueux!

Je lui racontai alors tout ce que m'avait dit la marquise et tout ce que je venais d'entendre dans la chambre de Pidoux.

Il resta quelque temps à réfléchir.

— Ne lui dites rien, mademoiselle Suzanne, reprit-il, tenez-moi seulement au courant... A une botte comme ça, on ne peut pas trouver la riposte tout de suite... Mais j'aimerais mieux l'étrangler, quoi, ce coquin-là, que de laisser ma pauvre bonne maîtresse verser comme ça sur le pavé!

Maman marquise me fit le lendemain confidence entière. Je feignis l'étonnement et gardai un respectueux silence.

Cela la frappa beaucoup.

Ce jour-là aussi, Irène m'annonça son mariage, et me demanda si je voulais aller habiter avec elle au Sinaï.

Sur mon refus, elle me dit:

— Suzanne, vous ne m'aimez pas... c'est une chose étrange: presque jamais nous ne nous aimons entre nous... Au lieu de faire une famille, nous autres qui n'avons point de famille, nous nous prenons d'un dévoûment inepte pour les heureux... Mais vous avez beau ne pas m'aimer, Suzanne, quelque chose m'attire vers vous... Je voudrais vous faire tant de bien que vous

ne puissiez jamais, en conscience, être mon ennemie.

— Vous m'avez déjà fait beaucoup de bien, mademoiselle... commençai-je.

— Mon temps, ici, le peu que je savais, mes pauvres talens, tout cela appartenait à Mme la marquise de Meilhan... C'est elle qui vous a donné ce que vous avez reçu de moi.

Elle prononça ces paroles avec amertume. Je protestai.

— Ecoutez, Suzanne, reprit-elle; vous serez de celles avec qui il faut compter... Je vais vous donner une chose qui est bien à moi: c'est un conseil.., Quittez le Meilhan de bon gré; on vous le fera bientôt quitter de force.

CHAPIRTE IV.

Où Antoine s'attaque à Pidoux.

Quelques jours après, Pidoux et le bonhomme d'Avray partirent ensemble pour Nantes, afin d'acheter les deux corbeilles.

Le bonhomme était maintenant aussi enragé que Pidoux.

Il voulait faire des folies. Irène était obligée de le modérer.

Je n'avais plus vu François.

Un matin que je demandais de ses nouvelles à Antoine, il me dit:

— Le gars court le pays... j'ai trouvé la riposte.

Puis, me prenant la main:

— Il deviendra officier, mademoiselle Suzanne, prononça-t-il avec émotion; ce serait un bon moment pour moi que celui où je vous verrais casée.

Je le remerciai en riant et je prononçai le nom de Gustave.

Il fronça le sourcil.

— M'est avis que vous ne le reconnaîtriez pas sur la grande route! grommela-t-il.

Puis il ajouta d'un ton pénétré:

Vous êtes un honnête petit coeur, mais vous ne pouvez pas épouser M. Gaston, je vous en préviens!

— Ah! père Antoine!... m'écriai-je offensée.

— Bien, bien!... pardon, excuse, mademoiselle Suzanne... V'là que je me mêle de choses qui ne me regardent pas... Voyez-vous, quand vous êtes là, je pense toujours à ma pauvre petite défunte... Mais vous ne pouvez pas épouser M. Gaston!

Gaston passait avec son fusil en bandoulière; il m'envoya un baiser par la fenêtre.

— Quoi! gronda le bon cocher; ça finira mal, voilà!

— Je m'en retournai dans ma chambre toute triste.

J'évitais Gaston autant que je le pouvais, mais son amour charmant, communicatif, ingénu, me'ntourait comme l'air même que je respirais.

Il ne voulait pas m'aimer comme un frère; il me l'avait dit.

L'heure venait où ses timidités d'enfant allaient s'évanouir.

Mais, avant de parler de Gaston, j'en veux finir avec le double mariage.

Pidoux et M. d'Avray étaient toujours absens, lorsqu'un matin nous vîmes arriver François cheval.

Il était couvert de poussière.

Il demanda la marquise, et lui remit une lettre entre les mains.

— La riposte... murmura Antoine à mon oreille.

Après avoir lu la lettre, maman marquise s'enferme chez elle et déclara une migraine.

Cependant il y avait grand remue-ménage dans le château. Tonton marquis et Rose-sans-Epines faisaient leurs malles ostensiblement.

La corsaire, qui s'était beaucoup amendée depuis une attaque d'apoplexie qu'elle avait eue, parlait seulement de jeter Pidoux par la fenêtre.

Gaston était parti pour la chasse sans m'adresser un mot. Les deux demoiselles du Meilhan défendaient leur porte.

Le bruit du mariage de maman marquise avec le précieux Pidoux avait éclaté comme un coup de foudre. Tout le monde en parlait. L'intendant et Mme Honoré chuchotaient en levant les yeux au ciel; Justine riait à gorge déployée dans les corridors avec Besançon, qui avait quitté le service de tonton marquis pour devenir premier ministre de la corsaire. Les autres domestiques se tenaient par groupes dans les salles basses et dans le vestibule. Les commentaires insolens allaient leur train à haute voix et sans gêne.

Antoine se promenait les mains derrière le dos, regardant tout du coin de l'oeil.

La belle Irène ne fut pas une alliée bien consciencieuse en cette occasion: elle s'abstint.

Les intérêts de Pidoux absent furent soutenus seulement par mademoiselle Michelle-Gaqrielle de la Beaumelle qui vint avec son sac et parvint à se faire ouvrir la porte de maman marquise.

Vers onze heures, une voiture de louage entra dans la cour.

Le nouveau valet de chambre de tonton marquis commença à transporter ses malles et celles de Rose-sans-Epines que l'on chargeait à mesure sur la voiture de louage.

Les domestiques aidaient de bon coeur et à grand bruit.

— Ils font bien! disait-on; nous abandonnerons nous aussi, la baraque!

Notons ici, pour expliquer l'indignation de la livrée du Meilhan, que l'enchanteur Pidoux manquait absolument de libéralité. Il avait coutume de donner un franc cinquante centimes à chacun des domestiques, le premier jour de l'an. C'était pour les douze mois.

Je me tenais à la fenêtre de ma petite chambre qui donnait sur la cour, et je voyais de là les préparatifs du départ.

Antoine me faisait de loin des signes d'intelligence. Je croyais bien deviner qu'il me disait: ce n'est pas tout: vous allez voir!

En effet, à onze heures et demie, une antique carriole contenant M. Fauvel, notaire à Beaupréau, et M. l'abbé Jouault, curé de Saint-Philibert-en-Mauges, arriva dans la cour.

Pour le coup, Antoine se frotta les mains.

Les autres domestiques regardèrent curieusement ces messieurs descendre de leur carriole.

Ils se firent annoncer chez maman marquise en même temps que Rose-sans-Epines et tonton marquis. Ceux-ci étaient en tenue de campagne.

Rose-sans-Epines avait son sac de nuit sous le bras; tonton portait son parapluie et la cage où chantaient mélancoliquement ses serins.

Ces pauvres petites bêtes semblaient deviner que l'heure était venue pour eux de connaître les rigueurs et les tristesses de l'exil.

— J'empovte mes canavis, dit tonton en serrant la main du curé; ils espévaient finih leuvs jouvs dans cette maison qui fut leuh bevceau, mais l'homme pvopose...

— L'homme?... répéta le curé en souriant.

— Monsieur le cuvé, repartit tonton avec sentiment, je place ces innocens animaux, dans mon estime, bien au-dessus de cevtains chevaliers d'industvie.

Ceci était un trait de Parthe, décoché à l'adresse du vainqueur Pidoux.

Mme la marquise fit prier d'attendre: elle était souffrante.

Dès que la corsaire sut qu'il y avait du monde au salon, elle descendit toute tremblante et toute rouge, appuyée sur le bras de son Struensée Besançon.

Certes, son attaque d'apoplexie avait mis bien de l'eau dans son vin; mais Besançon, qui était couché d'avance sur son testament, lui avait enseigné les charmes de l'absinthe. Elle avait la

langue épaisse comme un perroquet, et son vocabulaire apauvri ne gardait que des gros mots.

C'était une de ces décadences qui ne font même pas pitié.

— Eh bien! eh bien! dit-elle en entrant, savez-vous ce que va faire cette vieille coquine?

On la salua. Personne ne répondit.

— Epouser un Pidoux! à son âge! reprit la corsaire; c'est un coup monté pour avoir son douaire! Quand ce va-nu-pieds de Pidoux aura le saint frusquin, la bonne femme fondra comme le beurre dans la poêle... Qu'en dites-vous?... Mais elle n'en sera pas quitte comme cela!... Je vais faire une esclandre à tout casser!

— Vous aurez tort, madame, répliqua l'abbé Jouault froidement.

Et Rose-sans-Epines ajouta:

— Madame la marquise est bien libre de choisir l'objet de ses affections.

— En êtes-vous là! s'écria la corsaire en mettant le poing sur la hanche; alors, vous vous entendez avec le Pidoux!... Je l'ai toujours dit: le meilleur des pique assiettes ne vaut rien... Ah! si je n'avais pas eu mon accident, vous en verriez de sévères!... Mais je vais aller à Beaupréau! Je vais la faire interdire! On lui donnera des charivaris! On la mettra dans une pension à deux cents francs par mois... Nom d'un chien! je suis la fille de mon père! Tas de vieilleries! vous ne me faites pas peur!

Le curé prit son chapeau, le notaire l'imita, Rose-sans-Epines et Tonton s'esquivèrent.

La comtesse Anaïs, — j'ai toujours la fièvre

au bout des doigts quand ma plume accole ce titre à son nom, — salua leur retraite par un flux d'invectives. Puis, elle ordonna à Besançon, qui gagnait là son legs à un dur métier, d'aller lui chercher à boire, puis elle s'endormit sur un divan.

Je déclare que j'ai manqué de courage en traçant cette esquisse de la comtesse Anaïs. La corsaire était bien autrement haute en couleurs que cela. Il y a des teintes qu'on ne peut reproduire; il y a des mots qui ne s'écrivent pas.

Pour le peu que j'ai dit, la province va crier à la calomnie.

La province aime entendre dire que Paris seul est vicieux.

Il faut s'entendre. A Paris, le vice entraîne et séduit: il est pimpant, gracieux, bien élevé; il a de l'esprit, du talent, parfois du génie.

L'avantage que la province a sur Paris, c'est qu'on peut la montrer aux enfans, quand elle est vicieuse, pour leur faire prendre le vice en horreur.

C'est l'ilote ivre que les pères spartiates exhibaient comme un vivant sermon sur la tempérance.

Rendons justice à qui de droit: ce rôle est vilain, mais utile.

Ce fut moi qui introduisis dans la chambre à coucher de la marquise le notaire, le curé, tonton marquis et Rose-sans-Epines.

La pauvre femme était défaite et pâle comme une morte. Elle avait beaucoup pleuré.

Michelle-Gabrielle, assise auprès d'elle, avait les lèvres pincées et l'air résolu.

J'entendis qu'elle disait à voix basse, au moment où nous entrions:

— Votre fils a été condamné par contumace à la suite de l'affaire du Roncier. Il est mort civilement. Il n'a pas le droit de vous réclamer Gaston.

— Madame et chève cousine, prononça Isidore cérémonieusement, je n'ai pas voulu quitter votve maison sans pvendve congé de vous.

— Je suis, madame la marquise, dans un cas analogue, ajouta Rose-sans-Epines.

— Et pourquoi quittez-vous ma maison, vous, mon cher Isidore, mon ami, mon parent?... vous, monsieur le commandeur, qui m'avez toujours témoigné tant d'honorable affection?

En disant cela, elle avait la voix bien faible et bien tremblante.

— Tenez bon! fit tout bas Michelle-Gabrielle qui lui poussa le coude.

— Madame et chève cousine, repliqua Tonton le premier; on ne bvise pas des liens si anciens et si sévieux sans y êtve absolument fovcé.

— On ne s'arrache pas à une intimité si douce, appuya Rose-sans-Epines, sans un effort cruel, sans une douleur profonde!

Il mit la main sur son coeur, comme il avait coutume de le faire à chaque repas, au moment où, après avoir obtenu de l'obligeance de Mme la marquise une épingle pour attacher sa serviette, il rendait grâces dans cette forme solennelle et galante que nous connaissons.

— Vous n'avez rien à répondre, fit Michelle à l'oreille de Dorothée; — tenez-vous ferme seulement.

Tonton poursuivit:

— S'il vous faut une explication pouv ce bvusque dépavt, madame et chève cousine, je vais vous la fouvniv en deux mots... J'ai pu demeuver quavante ans sous le toit de Mme la mavquise du Meilhan-Gvabot, femme et veuve de mon aîné... Je ne puis pas vester un seul jouv dans la maison de Mme Pidoux, femme d'un misévable chavlatan!

Il dit cela, tonton marquis! Et très bien?

— C'est fort aisé d'outrager les absens, fit observer Michelle-Gabrielle de la Beaumelle avec quelque justesse.

Rose-sans-Epines dit à son tour:

— Je ne vous ai jamais laissé ignorer, madame la marquise, mes humbles et tendres prétentions. Tant que je pouvais adorer le soleil, de si bas que ce fût, j'avais un motif de ne point fuir ses rayons.... Mais du moment qu'un plus heureux et sans doute plus digne a conquis le trésor que j'enviais, je vais fuir et chercher l'ombre.

— Adieu, madame et chève cousine.... Adieu pouv toujouvs!

— Adieu, madame, la marquise, adieu pour jamais!

Ils se dirigèrent vers la porte. Dorothée se couvrit le visage de ses mains.

Elle sanglotait à fendre le coeur.

Michelle - Gabrielle se pencha jusqu'à son oreille.

— Deux parasites de moins! murmura-t-elle.

— Ah!.... taisez-vous! s'écria la marquise,

indignée; je vous défends de parler ainsi de mes meilleurs amis!

— Madame la marquise, dit le curé, je suis fâché d'augmenter votre peine en ce moment où vous semblez fort émue. Mais voici M. Fauvel, mandataire de M. le marquis Théodore, qui vient s'entendre avec vous pour l'enlèvement des effets de M. le comte Gaston.

— Est-ce possible! s'écria la pauvre grand'-mère, qui se leva chancelante.

— Ferme! ferme! conseilla Michelle.

— N'avez-vous point reçu une lettre?... commença l'abbé Jouault.

— Me séparer de Gaston!.... me séparer de l'enfant!... Mais vous ne savez donc pas!...

Elle retomba, baignée dans ses larmes et nous l'entendîmes murmurer d'une voix brisée:

— C'est me tuer! c'est me tuer!

La voiture où le commandeur et Isidore venaient de monter sans doute s'ébranla dans la cour. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles de la marquise. Elle tressaillit faiblement.

Mais Gaston entra tout à coup, les cheveux en désordre, les joues animées. Il courut à maman marquise et s'assit sur ses genoux comme s'il eût été encore un petit enfant.

La marquise le dévora aussitôt de baisers.

— Sais-tu ce que je viens de faire, bonne maman? dit-il; je viens de prendre tonton marquis par le collet, et je l'ai ramené dans sa chambre avec sa canne et son parapluie.

— Ange chéri! murmura la pauvre femme.

— Après ça, je me suis colleté aussi avec le

commandeur, que j'ai enfermé dans son appartement...

— Et ils restent?

— Parbleu!... Antoine m'avait dit la chose ce matin... et que papa avait écrit pour me retirer d'ici... Vois-tu, bonne maman, je ne désobéirai jamais à mon père... Mais j'ai envoyé François à Nantes avec une lettre pour dire à ce Pidoux de ne pas acheter la corbeille.

— Ah!... fit maman marquise.

Gaston l'entoura de ses bras.

— Dam! reprit-il, écoute donc... il aurait fallu te quitter... Tu tiens bien plus à moi qu'à ce Pidoux, j'en suis sûr!

— Seigneur Dieu! s'écria la pauvre Dorothée; si je tiens plus à toi qu'à M. Pidoux!...

— Alors, j'ai bien fait?

Elle l'attira contre son coeur et se mit à sourire.

— As-tu arrangé cela poliment, au moins? dit-elle.

CHAPIRTE V.

De la gaîté de pays et de quelques joies départementales.

Il n'en fut ni plus ni moins. L'aventure du précieux Pidoux finit ainsi. La bonne femme crut avoir fait un rêve.

Sans l'avis opportun que j'avais donné à Antoine, le rêve aurait bien pu tourner au cauchemar.

Ce fut Antoine qui mena tout cela. Il envoya d'abord François à Jersey, auprès du marquis, puis il avertit successivement tonton, le comman-

deur et Gaston, de manière à combiner une attaque générale et simultanée contre la folle résolution de maman marquise.

Le curé, le notaire, tonton et le commandeur dînèrent avec nous ce jour-là.

Le soir, Antoine me dit:

— Hein? la riposte, mademoiselle Suzanne?... C'est la lettre du marquis Théodore qui a ouvert la brèche... La pauvre bonne dame aurait, ma foi, laissé partir tonton et Rose-sans-Epines!

Michelle-Gabrielle de la Beaumelle félicita sincèrement son amie et voisine du parti qu'elle avait pris. En définitive, ce Pidoux n'était point son fait.

Quant à Pidoux, je ne puis rien dire de son étonnement et de sa colère, sinon que ce dut être complet. Je n'étais pas là pour y voir.

Je peux relater seulement que, par vengeance, il essaya de rompre le mariage de la belle Irène avec M. le baron d'Avray. Mais il était trop tard. Le sourd fut aussi entêté pour oui que pour non. Le mariage se fit bel et bien, en l'église de Saint-Philibert, quelques jours après.

La corsaire, au dîner de noces, se mit dans un fâcheux état. Elle raconta des histoires où il y avait des officiers. Vers le dessert, elle prédit au bonhomme d'Avray, dans son propre cornet acoustique, ce malheur conjugal dont le nom seul a vieilli.

Elle avait de ces lugubres gaîtés.

Rose-sans-Epines ne fit que dire des choses agréables aux dames. Tonton marquis chanta par deux fois:

— Ah! je vespi-ive!... Il faut que je vepvenne ha-alei-é-é-ne!

Le marié commit d'énormes et nombreux quiproquos.

Mais la belle Irène était baronne.

Ce fut à ce dîner que les gentilshommes du voisinage, pour dédommager Pidoux de sa malheureuse affaire d'amour, lui promirent la députation.

En définitive, c'était justice; car, sans la trahison du maréchal, Pidoux aurait replacé la branche aînée de Bourbon sur le trône de France.

On dansa. Je ne consentis à prendre Gaston pour cavalier qu'à la condition qu'il demanderait la première contredanse à Lily.

— Suzanne, me dit-il quand ce fut notre tour, je gage que vous n'épouseriez jamais un homme comme M. le baron d'Avray pour son titre ou sa fortune?

— Gagez, monsieur le comte, répondis-je, vous gagnerez.

— Mais un plus jeune, Suzanne... quelqu'un qui vous plairait... et qui aurait un titre... et qui serait riche?...

— Voyez donc, Gaston, l'interrompis-je, comme votre cousine Lily est charmante en toilette de bal!

C'était vrai. Sauf cette pâleur qui lui restait de son enfance maladive, Lily était vraiment aujourd'hui une très jolie jeune fille.

Gaston jeta vers elle un regard distrait.

— Vous ne m'avez pas répondu, Suzanne, me dit-il.

— A quoi bon vous répondre, Gaston?..

N'avez-vous pas empêché vous-même votre grand'-mère de faire une folie?

— Quel rapport pouvez-vous établir?...

— Gaston, l'interrompit-je encore; je vous parle de bonne foi: faites de même.. Je sais le but de votre question... et je joue près de vous le rôle que vous avez joué près de maman marquise.

Il se mordit la lèvre.

— Quand donc, s'écria-t-il, cessera-t-on de me traiter comme un enfant!

— Ce jour-là, monsieur le comte, répondis-je avec une véritable tristesse, car je songeais à la fois aux prédictions d'Irène et aux paroles d'Antoine, vous aurez lieu de regretter peut-être le temps qui vous semble si long maintenant.

Bien que j'eusse baissé les yeux, je sentais que son regard m'interrogeait.

— Avez-vous voulu dire, Suzanne, balbutia-t-il, entrant du premier coup dans le coeur même de ma pensée, qu'un jour viendrait où je ne vous verrais plus?

Il y avait tant de supplication dans sa voix, que j'eus pitié.

— Où allez-vous chercher cela, monsieur le comte? m'écriai-je presque gaîment.

Puis j'ajoutai d'un ton enfantin:

— Il n'y a pas de plaisir à danser avec vous.

Il me saisit dans ses bras pour la pastourelle. Je sentis son coeur battre contre le mien.

L'habitude est de prendre sa danseuse par la main. Mais Gaston, dans son trouble, avait deviné les moeurs du bal Mabille.

L'enchanteur Pidoux était derrière nous. Dieu

sait qu'il engageait de tout son coeur à ce bal qui aurait dû fêter aussi son hyménée.

Il poussa un bruyant éclat de rire et dit:

— Ça va bien! monsieur Gaston, ça va bien!

— Ce que vous faites là est de fort mauvais ton, monsieur! lui dit Irène sèchement.

Elle dansait auprès de nous.

Elle était déjà maîtresse de maison comme si elle n'eût fait autre chose en sa vie.

Le précieux Pidoux s'inclina profondément, essayant de la démonter par l'exagération ironique de son respect.

— Monsieur Pidoux, reprit-elle en touchant de son éventail la main de l'enchanteur; regardez-moi bien comme il faut entre les deux yeux.... et voyez s'il sera prudent de jouer avec moi!

Pidoux était tout blême. Mais sa méchanceté native l'emporta.

Il vint à moi après la contredanse et me dit:

— Chaste Suzanne, quand on a comme vous de jolies petites affaires, il ne faut point se mêler de celles des autres.... Nous avons un compte à régler ensemble.... je vous revaudrai sous peu tout le bien que vous m'avez fait.

C'est ce mot de Pidoux: chaste Suzanne, qui me fit sentir pour la première fois que l'enfant était morte en moi et que je naissais femme.

Le sarcasme amer ne s'emploie pas contre les enfans.

Vous ne sauriez croire combien il me peinait d'avoir été défendue par Irène. Un instinct que je ne puis définir me disait que je la combat-

trais un jour de toutes mes armes, de toutes mes forces.

Et cette reconnaissance, dont elle grossissait la dette à plaisir, m'effrayait.

On me fit mettre au piano. Je chantai. J'eus presque les honneurs de la soirée.

— Quel dommage, disaient les voisins et amis, que cette charmante jeune fille ne soit pas née... Son établissement ne sera pas facile.

Pidoux, après s'être assuré prudemment qu'Irène ne pouvait l'entendre, répondait:

— Parlez-vous ainsi dans le salon de la belle Irène? La chaste Suzanne est du bois dont on fait ce genre de baronnes!

Un homme heureux, c'était le sourd. Comme il arrive pour les gens entêtés, son ravissement était en raison directe de sa longue et obstinée résistance. Il suivait sa femme des yeux en se frottant les mains et prétendait qu'il n'avait plus besoin de son cornet acoustique. Le bonheur lui avait débouché les oreilles: il eût entendu la souris courir.

Aussi accostait-il tout le monde, répondant à contre-temps à ce qu'on lui disait et multipliant les coq-à-l'âne avec un plaisir toujours nouveau.

— Eh bien, commandeur, disait-il au sensible Roses-sans-Epines, vous ne faites pas encore la cour à ma femme... Vous êtes en retard!

Le bon commandeur lui mit sa bouche à l'oreille et répondit:

— Gardez bien votre trésor... On dit qu'il y a un revenant dans le pays...

— Ah! ah! ah! ah! éclata le sourd; on ne la

dénoue plus la jarretière de la mariée!.... Vous êtes un damné farceur... Eh bien! marquis, comment la trouvez-vous?

— Chavmante, répliqua tonton; adovable! pavole? mais on pavle d'un vevenant...

— Vous nous le danserez après souper! s'écria le baron; vous avez encore un fier jarret, mauvais sujet que vous êtes!... Marquise, c'est à vous que je dois ce trésor!...

— Veillez-y bien! répondit maman qui appuya en souriant son doigt sur le bout de son nez.

Ceci est par tout pays un signe de caressante menace.

Le baron prit la chose au guilleret. Il crut qu'on lui parlait de sa nuit de noces.

— La soupe à l'ognon! dit-il en riant à gorge déployée; bien chaude!... et il n'y paraîtra plus!

Le geste de la marquise avait trait aussi au revenant.

Tout le monde, sans exception, parlait du revenant à cet excellent baron d'Avray, qui n'avait garde d'entendre.

Deux personnes seulement donnèrent un nom à ce revenant: ce furent la corsaire et Mlle Michelle-Gabrielle de la Beaumelle.

Le revenant s'appelait le prince Maxime.

Mais le baron d'Avray n'entendit pas plus cette fois que les autres.

La grosse méchanceté d'Anaïs, le fiel concentré de Michelle, deux dards supérieurement empoisonnés, s'émoussaient contre son armure et n'effleuraient même pas son impertubable félicité.

Je raconte et je n'apprécie pas. Les Parisiens,

même ceux qui ne sont pas du monde, trouveront invraisemblable cette brutale allusion jetée à la face d'un mari d'une heure.

Ceux qui sont du monde sentiront leurs cheveux se dresser, — fût-ce une perruque — en songeant que, dans la pensée des plaisans, cette allusion rappelait des rapports à peu près avérés entre l'ancienne institutrice et le prince Maxime.

Sur ma part du paradis, j'ai vu cela, de même que j'ai vu la comtesse Anaïs d'assez près pour sentir l'offensant parfum de l'absinthe.

Je n'ai pas plus inventé l'un que l'autre.

J'ajouterai, pour peu que l'on me pousse, que ma haute société du pays de Mauges n'est pas plus une exception que ma corsaire.

Certes, il y a en province, et je l'ai bien vu, un monde très distingué. Certes, il y a en très grande majorité des femmes dignes, honnêtes, bien élevées. Certes, il y a en quantité notable des hommes intelligens, élégans, braves, instruits.

Cela dans les campagnes comme dans les villes.

Mais la corsaire est là quelque part, je l'ai rencontrée vingt fois sous des noms différens, parfois sous de très beaux noms.

Mais le Pidoux abonde. Je pourrais presque dire qu'il forme caste.

Je connais trois cents Pidoux, tous sorciers, qui auraient changé la face de l'Europe si cet imprudent maréchal ne les eût point trahis!

Et Michelle-Gabrielle de la Beaumelle? Pensez-vous qu'on invente une semblable demoiselle?

Quant au ton et à l'acabit de la plaisanterie, je suis prête à confesser, sous la hache même du

licteur, sur les fagots du bûcher, en présence de la gueule béante des bêtes du cirque, en face de tous les épouvantemens qui précèdent le martyre, que j'ai usé de réserve et de clémence.

Les plaisanteries de pays sont plus dures que cela. On n'a besoin ni de casseroles, ni de pincettes, ni de clés forées pour donner le charivari aux vieux épouseurs.

Bienheureux les sourds!

Il y avait déjà du temps qu'on recommençait à s'occuper du prince Maxime dans le pays de Mauges. Depuis environ six mois, les ouvriers étaient au château de feu le vieux duc, faisant disparaître la trace de tous les changemens exécutés dans le dernier siècle, et rendant à l'antique manoir son grand caractère féodal.

On trouvait cela fort ridicule.

On rappelait charitablement que le père du prince Maxime était mort fou.

Le prince Maxime était la tête la plus haute de l'aristocratie du pays; on convenait que ses libéralités étaient considérables et qu'il avait bon coeur au fond, mais il n'était point aimé de la noblesse secondaire.

On lui reprochait une montagne de méfaits dont le récit avait toujours un vague caractère d'absurdité.

C'étaient paroles d'Evangile pour Michelle-Gabrielle et autres.

On se souvient des argumens que le bon Antoine avait employés autrefois pour me persuader

que le prince Maxime était un brigand, et de l'effet que ces preuves avaient produit sur moi.

Les cancans des convives de M. d'Avray étaient fort étroitement de cette même famille. On disait que le prince s'était vendu, lui qui possédait cent mille écus de rentes! On disait qu'il allait se mourant des suites de ses anciens excès.

On disait encore que la folie héréditaire le cherchait; qu'il avait dans le coeur une grande passion; qu'il allait donner sa démission de pair de France pour entrer dans les ordres et se faire dominicain.

Il devait arriver sous peu à Mauges et s'enfermer dans son château barricadé à plaisir.

Les vampires ont toujours cette couleur mystique. Les jeunes femmes et les jeunes filles de la contrée n'avaient qu'à se bien tenir!

J'avais une envie démesurée de revoir le prince.

CHAPITRE VI.

Où les fantômes vont et viennent.

Après le mariage de la belle Irène, les choses reprirent leur cours. Elle sut prendre tout de suite sa place parmi les châtelaines du pays, et Michelle-Gabrielle de la Beaumelle elle-même ne put trouver à mordre dans sa conduite.

Les grandes dents de cette respectable fille se rouillaient à mâchonner quelque article vitriolique de son journal favori. Elle s'ennuyait.

Une chose singulière, c'est qu'entre toutes les maisons du voisinage, le Meilhan fut celle où la belle Irène battit froid d'abord. Elle avait espéré

une liaison tout intime avec Zoé, son ancienne élève.

Zoé se tint à distance.

Irène en éprouva un mortel ressentiment.

Quelques mois se passèrent. Un bruit mit tout à coup le pays en émoi.

On avait vu de splendides équipages descendre la route de Beaupréau. Le prince Maxime était au château de Mauges.

Alors commencèrent à se réaliser les prédictions néfastes qui avaient glissé sur le tympan paralysé de M. le baron. Le revenant joua son rôle. On parla d'un fantôme qui rôdait chaque soir autour du Sinaï.

Mais on parla aussi d'un spectre noir qui se glissait dans l'ombre le long du parc du Meilhan.

Etait-ce le même?

Au Sinaï, on savait bien ce qui pouvait attirer un fantôme galant. Il n'y avait là qu'Irène.

Mais au Meilhan, nous étions trois. Lili et moi nous commencions à compter.

Pour qui venait le spectre?

Pidoux, mon ennemi, disait volontiers:

— Demandez à la chaste Suzanne!

Mais, en conscience, j'aurais été bien embarrassée de répondre.

Ce nom de chaste Suzanne faisait cependant fortune. La corsaire commençait à me nommer ainsi; Besançon suivait l'exemple de sa souveraine. Justine, Mme Honoré et le comptable m'appelaient aussi la chaste Suzanne.

Ai-je besoin de dire que tout ce bas monde ne me voyait point d'un bon oeil?

Mais on n'osait guère accuser personne au Meilhan d'une manière sérieuse. Il n'y avait vraiment pas assez d'apparences. Zoé était une jeune fille d'une piété un peu sévère. On pensait en ce temps qu'elle se ferait religieuse. Lily, la pauvre ange, aimait de toute son âme, et ne le savait pas. Quant à moi, qui n'aimais pas, je me savais entourée d'ennemis, et ma conduite était en conséquence.

Mais le fantôme du Sinaï eut un tout autre succès. On en parla énormément. Il y eut des histoires à n'en plus finir: des balcons escaladés, de mystérieuses et nocturnes promenades sous les futaies de Champmas; toutes choses qui s'accordaient parfaitement avec la renommée romanesque de ce beau prince Maxime.

Le fantôme était le prince Maxime. Personne n'en douta, pas même moi.

Tout le monde et moi nous nous trompions.

Depuis le départ d'Irène, Zoé m'avait prise en affection. Nous n'étions pas du même âge; elle ne me disait point ses secrets, mais elle m'emmenait parfois dans ses courses à travers la campagne, et parfois elle me faisait part des impressions que lui laissaient ses lectures.

Zoé avait pour auteurs favoris Châteaubriand et Lamartine.

Ce n'étaient pas leurs oeuvres politiques qu'elle lisait.

Zoé était belle âme dont le bonheur eut épanoui la fleur.

Elle souffrait depuis son enfance.

Irène avait été son mauvais génie: cela de plus d'une façon.

Un matin, Zoé me dit:

— Vous souvenez-vous de Georges, Suzanne?

— De Georges! m'écriai-je, de Georges du Roncier?

Elle me regarda étonnée, presque défiante, tant j'avais mis de chaleur dans mon exclamation.

— Certes, repris-je, je me souviens de M. du Roncier.... On n'oublie pas les gens comme ui....

— Vous étiez bien enfant, Suzanne, dit-elle avec un sourire triste.

— Oui, répliquai-je, — mais je vous aimais déjà, mademoiselle.

Elle se redressa hautaine. — Nous continuâmes notre route en silence.

Ce fut seulement une demi-heure après qu'elle me dit:

— Georges du Roncier est revenu.

Puis, avec des larmes dans les yeux:

— Suzanne, je suis bien malheureuse!

Je ne répondis point, parce qu'elle avait mal accueilli tout à l'heure l'appel indirect que je faisais à sa confiance. Elle poursuivit d'elle-même:

— Au couvent, on doit avoir au moins le repos!...

Comme je gardais encore le silence, elle tourna vers moi ses grands yeux voilés.

— C'est Irène qui l'a empêché de m'aimer! murmura-t-elle.

Nous passions devant le mur du parc, au bas du coteau. Il y avait là tout au bout du jardin, un petit pavillon que maman marquise avait fait bâtir pour Zoé. Les fenêtres du petit pavillon

donnaient sur la campagne. Zoé s'y retirait souvent pour lire. Les livres de ses poètes favoris étaient toujours épars sur la table.

La rumeur publique assignait justement ce lieu aux ébats mystérieux de ce fantôme qui rôdait la nuit autour du Meilhan.

Je relevai les yeux sur Zoé au moment où elle mettait la clé dans la serrure du pavillon.

— Est-ce lui?... demandai-je à voix basse.

Il n'y a que nous autres femmes pour parler et comprendre cette langue elliptique où tout est sous-entendu.

Il n'avait été question entre nous ni du fantôme ni de ses pérégrinations nocturnes.

Cependant Zoé comprit parfaitement que je lui demandais si Georges était le fantôme.

Elle secoua la tête et me montra du doigt les toitures pointues du Sinaï qui piquaient le ciel derrière les hautes futaies de Champmas.

— C'est là qu'il va!... murmura-t-elle.

Elle entra dans le pavillon, tomba sur un siége et se couvrit le visage de ses mains.

Georges était donc le fantôme du Sinaï.

Mais alors le fantôme du Meilhan devait être le prince Maxime.

Les choses étaient telles que je les avais devinées le soir du départ de Georges pour l'exil.

Zoé aimait Georges, Georges aimait Irène, Maxime aimait Zoé.

Irène, qui n'aimait personne alors, avait peut-être changé d'avis.

Avez-vous senti parfois ce bon petit frisson de

fièvre qui vous prend dès le premier chapitre d'un livre intéressant?

J'eus ce frisson.

Le dévouement naissait en moi pour cette pauvre belle jeune fille, en même temps que l'envie passionnée d'être quelque chose dans ce drame. Je voulais savoir, je voulais agir.

La conduite de Maxime me semblait dépasser les bornes mêmes du mysticisme. Venait-il là seulement pour respirer le même air que la bien-aimée, ou baiser dans l'herbe la trace de ses pas?

Je consolai Zoé de mon mieux, lui disant qu'il y avait désormais une barrière entre Georges et Irène.

— Il ne pouvait vous voir, continuai-je, cachée que vous étiez derrière elle. Je suis sûre que, s'il vous voyait, il vous aimerait.

— On n'oublie pas Irène, dit Mlle du Meilhan, comme si elle eût prononcé une sentence; vous êtes trop jeune, Suzanne, vous ne pouvez pas savoir encore comme elle est belle!... Elle si belle, que si jamais Georges me dit: Je vous aime! j'aurai peur.

— Pourquoi ne t'avons-nous pas vue de la journée, petite Suzanne? me demanda maman marquise au souper.

— La chaste Suzanne, répondit la corsaire, est comme Diane, une autre divinité bien chaste.... elle est devenue chasseresse.... elle fait le bois avec mon neveu Gaston.

— C'est faux! s'écria celui-ci.

Maman marquise avait pris une mine sévère.

Lily remit son pain sur la table et le morceau coupé sur son assiette.

— Quand cela sevait, Dovothée, murmura tonton. Il faudva bien que l'enfant sache une fois ou l'autre ce que pavler veut dive...

— On n'en meurt pas! ajouta la corsaire, qui fit signe à Besançon-Leicester de lui verser à boire.

— Suzanne est restée avec moi toute la journée, dit Zoé.

— Ah! ah! s'écria la comtesse Anaïs; voilà ma chère nièce qui parle!.... J'avais oublié la couleur de ses paroles!... Avez-vous été du côté du pavillon, toutes deux?

— Oui, ma tante, répondit l'aînée des demoiselles du Meilhan.

— Ah! ah!... J'en étais bien sûre... c'est un joli endroit pour se promener... Et avez-vous vu que le faîte du mur est ébréché en deux endroits?

Elle fit un signe d'intelligence à ce Potemkin de Besançon.

— Non, ma tante, répondit encore Zoé.

J'aurais parié que vous n'aviez pas vu cela... ça saute aux yeux pourtant... Mais la chaste Suzanne est un peu myope, quand elle veut.... J'ai ouï dire que toutes les nuits un homme ou un diable passe par dessus le mur.

— En voilà assez, ma tante, je vous prie! dit rudement Gaston.

— Ah! ah!... c'est mon beau neveu Gaston qui est le maître ici, maintenant... je ne savais pas.... Je vous demande bien pardon, mon neveu.... Vous êtes un garçon d'importance... A votre âge, votre père était officier... Mais vous

savez déjà tuer les merles... cela vaut mieux... A votre santé, maman; vous élevez bien les enfans!

Elle mordait juste, parfois, malgré sa langue épaisse, cette corsaire.

Depuis son attaque, on n'osait plus trop la malmener.

— Voyons, reprit-elle, laissons les brèches et les fantômes.... ceux du Meilhan, du moins.... ça brûle!.... Mais il y en a d'autres... Tonton marquis, avez-vous entendu parler de ce qui se passe au Sinaï?

— Non, ma nièce... j'ai autve chose à faive qu'à m'occuper de cancans.

— L'éducation de vos canaris vous absorbe... Je sais cela, mon oncle... Cependant, vous avez un peu de loisir, depuis que vous ne fortifiez plus rien et que vous n'avez plus de poudres à noyer...

Elle rit toute seule, provoquant du regard ce malheureux Besançon, qui n'osait pas faire chorus avec elle.

— Il paraît, reprit-elle, que ce brave homme de baron d'Avray a d'autres infirmités aux environs des oreilles....

— Ma bru!... fit maman marquise.

— Est-il défendu aussi de parler de la belle Irène?...

— Nous avons ici des jeunes filles...

— Trois, maman, en comptant la chaste Suzanne... une bonne pièce, je vous en réponds, et qui promet... et qui tiendra!... Mais je ne voulais rien dire de croquant... hi hi hi hi!... sinon

que la belle Irène a aussi son fantôme.... et qu'elle commence à avoir peur des chauves-souris....

Ceci était une impudente allusion à sa propre conduite pendant les premières années de son mariage. Une nuit de fête où la marquise avait donné l'hospitalité à tout lé voisinage, la corsaire, surprise hors de sa chambre par son mari, avait donné pour excuse l'irrésistible frayeur qu'elle avait des chauves-souris.

Le mot était resté proverbe dans le pays, et j'ai dû en parler déjà, je pense.

Ce fut à cette occasion que le comte Henri mit en usage pour la première fois ces corrections manuelles qui passèrent en habitude dans son ménage.

Nous avons vu ce comte Henri en conspirateur d'abord, en combattant ensuite: cela relève.

En réalité, c'était un gros homme qui avait épousé la corsaire pour son argent après avoir mangé sa propre fortune.

Le mari et la femme étaient un peu à deux de jeu.

Pour son excuse d'avoir battu sa femme, nous ne pouvons dire autre chose en faveur du comte Henri, sinon que la corsaire l'en estimait mieux pour cela.

— C'est étonnant, conclut-elle, que le prince Maxime s'encanaille avec une pareille espèce!.... Fait-on un reversis?

Tout le monde s'empressa de répondre négativement.

— Alors, dit la corsaire en humant le reste

de son café, je vas monter donner la revanche à Besançon... Bonsoir, maman.

Elle s'appuya sur l'épaule de son premier ministre et gagna sa chambre.

Je dirai, pour expliquer la position de Besançon, qu'il mettait un soin scrupuleux à voler sa reine depuis le matin jusqu'au soir. La corsaire, après l'absinthe, ne savait plus trop où elle en était. Besançon ne laissait rien traîner. Il avait déjà, au dire de Justine qui espérait bien partager, plus de dix mille écus de côté.

J'étais à peine retirée dans ma chambre qu'un désir extravagant me prit de savoir au juste ce qui se passait la nuit dans notre parc. Je combattis bravement, parce que je reconnaissais bien en moi-même que, dans ma position, la moindre imprudence pouvait me perdre.

Mes amis eux-mêmes, et j'en avais, se mettraient contre moi en cas de malheur.

Je fis une prière, Dieu sait avec quelle distraction, et je me couchai.

Impossible de fermer l'oeil. Je me sentais entourée de mystères: J'étais sur le gril.

Une heure se passa, puis une autre. Minuit sonna lentement à toutes les pendules.

C'est l'heure des aventures.

Je me tournai le visage contre l'oreiller. Quelquefois, cela fait dormir.

Aujourd'hui, non. C'était du vif-argent qui coulait dans mes veines.

Enfin, je sautai hors de mon lit. Vrai, si j'étais restée une minute de plus entre mes draps, je devenais folle.

J'allai me mettre à la fenêtre. Il faisait un clair de lune magnifique.

Le dessin gracieux du parc ressortait pour moi avec une netteté admirable.

Je voyais toutes blanches les allées sablées qui couraient entre les pelouses, tandis que le dessous des charmilles était noir comme de l'encre.

Au loin, dans une brume légère et argentée qui devenait plus compacte à mesure que l'oeil descendait dans le val, j'apercevais la toiture chinoise du petit pavillon de Zoé.

Mon imagination était surexcitée, et d'ailleurs, à cette distance, la nuit, les yeux de quinze ans eux-mêmes sont sujets à se tromper. Cependant, j'aurais juré que je voyais une ombre se mouvoir entre les arbres.

Je n'eus pas peur. J'ai rarement eu peur en ma vie. Je ne songeai plus qu'au moyen de quitter ma chambre sans éveiller l'attention.

Je couchais au premier étage, dans l'ancienne chambre d'Irène, qu'on m'avait donnée, après son départ. Cette chambre était située entre l'appartement de maman marquise et celui de Zoé.

Du côté de Zoé, que craindre? Elle aurait compris ma curiosité. Le sommeil de maman marquise était lourd et profond. Mais à la suite de sa chambre était celle de Gaston, qui avait chez lui un beau levrier blanc.

Le levrier blanc me flairait d'une demi-lieue en plaine.

Là était le péril. Je me souvenais du singulier effet accoustique produit par le plafond et les parois du corridor. Du temps que la corsaire

voyageait la nuit, toute la maison était dans le secret de ses fredaines.

Et cependant il fallait affronter la sonorité de ce terrible corridor, à moins de passer par la fenêtre.

Je m'habillai, le coeur tout ému de ce joli trouble qui prend toute fille d'Eve à sa première escapade ; je m'enveloppai dans mon manteau d'hiver, et, gardant à la main mes souliers, comme une voleuse, j'ouvris tout doucement la porte de ma chambre.

Dès le premier pas, l'affreux plancher craqua. Je calculai que le bord devait avoir plus de soutien, et je glissai le long de la muraille opposée à ma chambre. Ma prévision se trouva juste. La marge du plancher, moins fatiguée et plus solide, supporta sans crier le poids léger de mon corps.

Le levrier blanc ne bougea pas. Au bout de trois minutes, j'étais dans le jardin, n'ayant plus à craindre que le vaillant boule-dogue, chargé de la garde extérieure.

C'était un anglais, un nommé Turck, bas sur jambes, larges flancs, museau à la saxonne.

On trouve à Londres des boxeurs et de gentlemen qui ont cette tournure et cette physionomie. Aucune autre contrée ne dispute la production du boule-dogue à la joyeuse Angleterre.

Les Anglais et moi, nous ne nous sommes jamais aimés. Cependant, je connais à peu près la manière de les prendre. Quelques petits cadeaux m'avaient concilié les bonnes gâces de Turck et ce fut bien fait pour moi.

A peine était-je en effet sur la dernière marche

du perron, qu'un grondement sourd s'éleva derrière l'orangerie. Une masse sombre bondit, et je sentis l'haleine fétide du mangeur de viande auprès de mon visage.

— Turck, mon bijou! dis-je en restant immobile; à bas! à bas!

Ses deux pattes de devant retombèrent et il se mit à aboyer gaîment.

C'est ici que j'eus un frémissement par tout le corps.

La lune pleine était au plus haut de sa course. Si quelque fenêtre se fût ouverte, j'étais perdue.

Je me coulai le long du rez-de-chaussée, suivie par Turck, qui jappait derrière moi comme un petit chien. Il me fallut, pour trouver de l'ombre, aller jusqu'au mur latéral du parc. De là, je pus gagner la première charmille.

J'étais sauvée.

En arrivant en face de la pièce d'eau, on trouvait une échappée de vue ménagée à dessein, d'où l'on apercevait pleinement le petit péristyle du kiosque.

Je m'arrêtai stupéfaite, et je me frottai les yeux, croyant rêver.

Il y avait de la lumière dans le kiosque.

CHAPITRE VII.

Qui est tout plein d'aventures et de péripéties.

Mille pensées me traversèrent l'esprit à cette vue. J'allai jusqu'à soupçonner Mlle du Meilhan, que j'avais regardée jusqu'alors comme une sainte.

Ne m'avais-elle pas dit elle-même, ce matin,

que Georges du Roncier était dans le pays? Attendait-elle Georges dans ce pavillon?

Pauvre Zoé! le repentir me vint bien vite. En approchant du pavillon, je la vis à travers les carreaux.

Elle était seule et agenouillée devant un prie-Dieu.

Au bout de quelques instans, elle se releva. Son visage était baigné de larmes.

Il y avait un piano dans le pavillon. Elle se mit au piano.

J'entendis dans le silence de la nuit une valse simple et doucement balancée à la façon allemande. Je la connaissais. Irène la jouait souvent. C'était Georges du Roncier qui l'avait composée.

Elle joua longtemps, la pauvre Zoé, toujours la même valse, dont les reprises avaient sous ses doigts une expression plaintive et anxieuse. Sa souffrance passait là-dedans.

Elle quitta le piano pour prendre un livre. A chaque instant, elle essuyait les larmes qui l'empêchaient de voir.

Elle déposa le livre. Sa tête se pencha sur sa main. Elle retourna au prie-Dieu.

Puis elle joignit ses mains levées au ciel avec un mouvement de désespoir, comme si la prière elle-même, le dernier refuge de celles qui pleurent, lui eût manqué tout-à-coup.

Un bruit se fit dans les arbres qui formaient quinconce derrière le pavillon. J'eus beau regarder de tous mes yeux, je ne vis rien.

Zoé ferma son piano, fit le signe de la croix, éteignit sa lampe et sortit.

Je me glissai sous la charmille.

Elle passa tout près de moi, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine.

Elle allait lentement dans la direction du château. Quand elle eut atteint les jardins, je l'entendis qui disait comme moi à Turck:

— A bas, chien, à bas!

J'allais la suivre et regagner mon lit lorsqu'un bruit nouveau qui se fit derrière le pavillon me cloua à la place où j'étais.

Zoé négligeait presque toujours de fermer à clé la porte de son kiosque.

J'entendis la porte qui roulait lentement sur ses gonds.

Quelqu'un entrait: il n'y avait pas à s'y tromper.

Mon plan fut fait tout de suite. Je décidai d'aller chercher Turck, et gare au voleur!

Mais, avant cela, je voulus jeter un coup d'oeil par la croisée. Comme je cherchais à voir sans être vue, je faillis tomber de mon haut. Le piano de Zoé chantait tout bas. Vous eussiez dit comme un écho de cette valse mélancolique qui tout à l'heure donnait une voix au silence nocturne.

Ce n'était pas le voleur.

Ce devait être le fantôme.

Georges? quelle apparence? Parfois pourtant ces amans heureux ignorant leur victoire.

Mais Georges était occupé ailleurs.

L'intérieur du pavillon n'était plus éclairé maintenant que par les rayons de la lune.

Je m'approchai d'une fenêtre qui était dans l'ombre d'un gros arbre de Judée, et je montai sur un banc de bois pour mettre ma tête au niveau des carreaux.

Je vis ce que je croyais voir: c'était le prince Maxime qui était au piano.

J'avais seize ans: cela ne me parut point du tout une extravagance.

Et, maintenant que je n'ai plus seize ans, je comprends encore très bien, Dieu merci, ces joies romanesques des jeunes amours.

Je sais, pour l'avoir vu souvent, que les mauvais sujets, comme on appelle ceux qui ont eu le malheur d'user trop tôt de leur jeunesse, se prennent tout à coup à raffiner les délicatesses du sentiment, au moins une fois en leur vie.

Ils ont commencé par la fin. Ils ont fait les vieillards à l'âge adolescent. Il faut bien qu'ils soient jeunes plus tard.

Et ces amours expiatoires ont presque toujours une fraîcheur, une fleur inconnue à la virginité même.

Le prince Maxime, un beau jeune homme, le plus beau des hommes que j'aie jamais rencontrés, ancien colonel à vingt-sept ans et pair de France, le prince Maxime était là comme un pauvre enfant qui se cache pour baiser le mouchoir oublié sur le divan...

Il mettait ses lèvres avec ses doigts sur les touches du piano; il évoquait l'image de l'idole absente au milieu de cet air où son souffle était encore; il s'enivrait de je ne sais quel parfum laissé en arrière. Il était heureux.

Il s'agenouilla devant le prie-Dieu, et sa bouche en toucha la tablette, essayant la trace récente des larmes.

Mon coeur n'avait jamais battu ainsi.

Il dut prier, car il resta longtemps à genoux.

Quand il se leva, ce fut pour s'asseoir dans la bergère de Zoé, pour ouvrir le livre à la même page qu'elle, et baiser encore ces caractères que les yeux mouillés de la jeune fille n'avaient pu déchiffrer tout à l'heure.

Qu'est ce donc que le sort? et pourquoi ces deux coeurs ne s'entendaient-ils pas?

La lune tournait. Je sentis un rayon sur ma joue. J'eus peur d'être aperçue, et je fis un brusque mouvement. Le bois vermoulu du banc céda sous mon poids: je tombai en poussant un cri.

Ce fut le prince Maxime qui me releva.

— Etes-vous blessée? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je; ce ne sera rien.

— Vous m'avez vu là-dedans?

— Oui, mais je sais garder un secret.

— Vous me connaissez donc?

Avant que je n'eusse fait réponse, il m'examina. La lune tombait en plein sur nous. C'était presque comme le jour.

— Vous êtes, reprit-il, la jeune fille du château? C'est vous qui soignâtes Georges?... Suzanne, si j'ai bonne mémoire?

— Oui, Suzanne, répondis-je.

Le prince ouvrit son portefeuille et me présenta deux billets de banque d'un air embarrassé.

— Je suis très riche, me dit-il, acceptez ceci.

— Je n'en ai pas besoin pour me taire, prononçai-je sèchement.

Il vit que j'étais offensée.

Il m'avait bien regardée, mais je crois qu'il me vit alors pour la première fois.

Son beau visage exprima une sorte d'admiration.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, reprit-il en s'inclinant respectueusement; vous étiez enfant... j'ai cru pouvoir... Veuillez recevoir mes excuses.

Il salua encore une fois et disparut. L'instant d'après, j'entendis le galop de son cheval dans la vallée.

Je restai toute pensive. Faut-il le dire? à mon tour, j'entrai dans le pavillon.

A mon tour, je jouai cette valse simple et triste dont la mélodie lente m'entrait dans le coeur.

Il ne fait pas bon pour les jeunes filles de courir seules la nuit, voici l'axiome,

La chanson qui dit: N'allez pas, n'allez pas dans la forêt Noire, est d'une sublime utilité.

J'étais bouleversée. L'élément romanesque naissait en moi avec une violence inouïe. S'il s'était développé par la suite en raison de sa force première, je ne sais vraiment ce que je serais devenue.

Je fis avec un recueillement profond et de la meilleure foi du monde tout ce qu'avait fait ce beau prince Maxime. J'allai m'agenouiller au prie-Dieu: j'y pleurai. Je revins m'asseoir auprès de la table, et je pris le livre que le prince Maxime avait lu après Zoé.

J'effleurai de mes lèvres la page qu'il avait embrassée.

Etais-je donc amoureuse du prince Maxime? Sur l'honneur, je n'en sais rien.

Toujours est-il que l'idée de mon pauvre Gustave ne me traversa point l'esprit cette nuit-là.

Je ne jouai point la comédie; les larmes me venaient tout naturellement.

Je n'étais pas folle, cependant. Mais certaines maladies excentriques et se rattachant au système nerveux sont contagieuses par la vue.

On les gagne en les regardant.

Lisez la description des danses de Saint-Guy endémiques au moyen âge, les récits des convulsionnaires du Midi et le détail des crises réglées que se donnaient des milliers de femmes, à la même minute, dans le cimetière Saint-Médard, autour du tombeau du diacre Pâris.

Or, il y a un certain genre d'amour qu'on peut ranger parmi les maladies nerveuses.

J'étais donc malade. J'avais la danse de Saint-Guy. L'équilibre était rompu entre l'albumine et la fibrine de mon sang. Il me fallait l'ayapana de l'île Bourbon et *quantum sufficit* du précieux fluide de Pidoux.

J'ai noté ici mon enfantillage, parce qu'il fut la suite de ma première rencontre sérieuse avec le prince Maxime, et que le prince Maxime doit occuper une grande place dans l'histoire de ma vie.

Si je faisais un roman, je me garderais bien de traiter si légèrement une circonstance capitale. C'est presque une *situation*. J'ai entendu les vaudevillistes et les gens qui font des drames prononcer ce mot avec un religieux respect. J'ai fait des bassesses pour savoir ce que c'était qu'une *situation*.

Les gens qui font des drames et les vaude-

villistes ont pris la peine de me l'expliquer. J'ai compris une chose, c'est qu'ils n'en savaient rien eux-mêmes.

Vous conviendrez cependant que toute cette affaire du pavillon, bien racontée, bien mise en scène, pouvait être très dramatique. — Je l'ai dite comme elle se passa.

Et si je l'ai terminée, en poisson comme la femme d'Horace, c'est qu'avant de sortir du kiosque, j'éclatai de rire en me regardant dans une glace.

Je suis Mme Gil Blas.

L'envie de dormir venait aussi. La pendule Louis XV, qui était sur la cheminée, marquait trois heures après minuit. Mon escapade avait honnêtement duré. Je repris le chemin du château.

C'est ici qu'est le vrai drame: de celui-là, je ne peux rire.

En passant sous la charmille, je sentis une main qui me prenait par le bras.

Aux rayons de la lune qui s'en allait descendant à l'horizon, je distinguai la figure pâle et changée de Gaston.

D'où venez-vous, Suzanne? me demanda-t-il.

Et, sans attendre ma réponse, tombant à genoux les mains jointes:

— Ne me le dites pas, s'écria-t-il; ne me tuez pas, Suzanne!... Je sais que M. Georges du Roncier est dans le pays... Vous le trouviez beau... vous le disiez, quand nous étions enfans tous deux.... Et déjà j'étais jaloux.... Je sais que le prince Maxime est à son château de Mauges.... Les femmes ne lui résistent pas... S'ils vous ont

vue, ils vous aiment... tous ceux qui vous verront vous aimeront.... Et que suis-je pour lutter contre eux?... Mais vous êtes ma compagne d'enfance, Suzanne, ma belle Suzanne.... ma Souzanne adorée!... Ici, à cette heure, d'autres vous accuseraient.... Moi, je pleure à vos genoux, et je ne vous dis qu'une chose: Je vous aime, Suzanne, je vous aime!

Il dévorait mes mains de baisers. Il y avait dans cet amour agenouillé, dans cette passion esclave tant d'ardente éloquence que je m'étonnais moi-même de n'être point émue.

J'aimais Gaston tendrement, mais je ne pouvais l'aimer que comme un frère.

— Ecoutez-moi, reprit-il, voyant que je gardais le silence; ne me fuyez pas, Suzanne... Les autres, ce Georges et ce Maxime, veulent en vous votre beauté: moi, c'est votre coeur.... J'ai demandé à Dieu, parfois, de vous frapper d'un de ces maux qui défigurent une femme, afin de vous aimer tout seul et davantage.... Suzanne j'aurai beau vous parler beaucoup et longtemps, je ne vous dirai jamais ce qu'il y a pour vous dans mon âme.... Vous souvenez-vous?... nous avions douze ans... Il ne m'a fallu vous voir qu'une fois pour m'élancer vers vous.... Depuis ce temps-là, vou êtes tout pour moi, le rêve enchanté de mes nu ts, la joie belle et douce de mes jours.... Ne me repoussez plus, Suzanne.... Maintenant que l'idée m'est venue que vous pourriez aimer un autre que moi, je n'aurais plus de force pour souffrir!

— Relevez vous, monsieur le comte, balbutiai-je, je n'ai point à vous expliquer pourquoi vous me

trouvez ici à cette heure... mais il ne serait pas digne de vous de profiter...

— Mais vous ne me cromprenez donc pas! s'écria-t-il; mais les dévots ne respectent pas la Sainte-Vierge Marie plus que je ne vous respecte, Suzanne!... Ce que je vous demande, c'est d'être ma femme, c'est d'accepter mon nom, c'est d'être la comtesse du Meilhan... Craignez-vous des obstacles?... Où pourraient être les obstacles?... J'irai trouver mon père dans son exil.... mon père ne m'a jamais rien refusé.... Et quand je dirai à ma bonne grand'mère: Ma vie est là, mon avenir, mon bonheur... si tu me la refuses, je meurs à tes pieds...

— Monsieur le comte, l'interrompis-je, vous ne direz pas cela!...

Il avait rassemblé tout son courage pour cette dernière bataille: rien ne pouvait l'arrêter.

— Je le dirai! s'écria-t-il, retrouvant ses emportemens d'enfant gâté; vous verrez, Suzanne... Et je le ferai! Ceux qui vous empêcheront d'être à moi me tueront! Je veux qu'on sache cela.... et si c'est vous qui me repoussez, c'est vous qui me tuerez... Est-ce moi qui suis fou? je vous le demande?... Non, non, ce sont ceux qui ont mis le bonheur près de moi et qui me défendent d'y porter la main.... Vous avez trop de bonté, Suzanne, et trop de générosité pour être venue dans notre maison apporter la souffrance et la mort... Je vois bien qu'il y a des larmes dans vos yeux... vous me plaignez... Eh bien! cela me suffit Suzanne! soyez à moi par pitié, sinon par amour... Quand vous serez ma femme, vous

apprendrez petit à petit à m'aimer.... Je vous aimerai tant moi, Suzanne! Je vous obéira si bien!.... Vous serez la reine de tout ce qui est autour de vous...

Il prit ma main, qui tremblait, et la pressa contre le feu de ses lèvres.

Je ne songeai point à la retirer, parce que ma pensée s'efforçait laborieusement.

Je venais de comprendre un devoir. La chaîne de ma vie se rompait encore une fois. C'était comme à l'instant où j'avais surpris les signes échangés entre Gustave et Fanchon, à l'auberge de Condé-sur-Noireau.

Le travail de ma réflexion était confus encore, mais il m'absorbait déjà.

Gaston était à cent lieues de deviner ce qui se passait en moi. Il crut que je faiblissais.

— Suzanne! Suzanne! murmura-t-il avec ces inflexions de voix tendres, mélodieuses, suppliantes que l'amour adolescent peut seul trouver; ma petite Suzanne adorée, laisse-toi être heureuse... laisse-moi te faire un paradis sur la terre... Je suis bien sûr que jamais on n'aima une femme comme je t'aime... Après Dieu et ma mère, c'est toi qui m'as donné la vie... Ne me reprends pas ce que tu m'as donné!...

Je retirai ma main.

— Monsieur le comte, dis-je, je vous avais prié de ne plus me tutoyer.

Sa tête blonde se pencha sur sa poitrine, et je l'entendis qui sanglotait.

Mon coeur se serrait à voir cette douleur pour laquelle je n'avais point de remède.

— Gaston, repris-je doucement, je veux bien croire que vous m'aimez... Cela seul peut vous excuser, non pas envers moi, qui suis une pauvre fille comblée de vos bienfaits, mais envers ceux qui ont des droits sur vous...

Il voulut m'interrompre, je l'arrêtai d'un geste.

— Gaston, poursuivis-je, une vérité vous est échappée... Vous avez parlé vous-même contre vos désirs extravagans... Si je vous écoutais, n'apporterais-je pas, selon votre propre parole, la souffrance et la mort dans la maison qui m'a recueillie?... Votre cousine Lily...

Je n'eus pas besoin d'achever. Ce mot le releva comme une main qui l'eût saisi au collet.

Je le vis debout devant moi, pâle encore, mais les yeux éteints.

— Lily! balbutia-t-il, ma pauvre petite soeur Lily! elle est bien malade!

Involontairement, mon regard se tourna vers le château, et je m'aperçus seulement alors qu'il y avait, malgré l'heure avancée, des lumières à plusieurs fenêtres.

Cela me frappa. Je songeai à ce qui avait été dit au souper. On m'avait accusée devant Lily. Chaque coup portait sur le coeur de cette frêle enfant.

— C'est encore moi!... murmurai-je; et c'est encore vous, Gaston!

Il ne comprit point, parce que l'accusation à laquelle je faisais allusion était fausse.

— C'est Lily, continua-t-il, qui est cause que j'ai surpris le secret de votre absence, Suzanne... Vers une heure après minuit, Mme Honoré est

venue réveiller maman marquise... Lily avait des spasmes... on avait peur qu'elle ne passât...

— Est-il possible! m'écriai-je.

— J'ai entendu qu'on parlait dans la chambre de maman marquise, et mon levrier a aboyé; je me suis levé... Le docteur n'a point soupé au château hier au soir. J'ai proposé de monter à cheval et de l'aller chercher... Mais, avant de partir, j'ai frappé à votre porte, pour vous prier d'aller près de Lily... Point de réponse... La frayeur m'a pris... j'ai tourné le bouton... j'ai vu votre lit vide...

Gaston essuya la sueur de son front.

— Je n'ai pas le droit d'être jaloux, Suzanne, murmura-t-il; mais ma tête s'est perdue... Je suis allé éveiller Antoine à l'écurie; je l'ai mis à cheval... c'est lui qui a été chercher le docteur....

— Et le docteur est arrivé? demandai-je.

— Oui... il était chez le curé... Moi, je suis sorti... j'ai couru les chemins comme un malheureux insensé... Si je vous avais rencontrée, Suzanne, avec l'un ou avec l'autre, avec Georges ou avec Maxime... c'eût été un grand malheur!

Sa main froissait un objet qui était sous le revers de sa jaquette.

Je devinai qu'il était armé.

Mais il ne me plaisait point de relever son dernier mot. L'heure de persuader Gaston était passée. Les paroles ne suffisaient plus.

Il fallait argumenter autrement.

Je savais ce qui me restait à faire. Ce qui suivit affermit ma résolution, mais elle était née en moi dès ce moment.

CHAPITRE VIII.

Où je rends un grand service à ma pauvre Lily.

Je quittai Gaston en lui promettant de le revoir. Ce fut pour abréger l'adieu. Cette promesse ne me coûtait rien : elle ne devait pas être tenue.

Je rentrai furtivement dans ma chambre, et j'en ressortis presque aussitôt en déshabillé pour me rendre au chevet de Lily.

Toute la famille était rassemblée là. Mon entrée fit sensation. Sauf Zoé, qui me jeta un regard surpris plutôt que sévère, tous les visages se détournèrent de moi.

— Que vient faire celle-là? demanda la corsaire, qui était assise les pieds au feu.

— Votre place n'est point ici, mademoiselle Suzanne, me dit ironiquement le docteur Pidoux.

Maman marquise et tonton me tournaient le dos.

La voix faible de la malade s'éleva derrière les rideaux.

— Viens, Suzanne! me dit le pauvre ange; n'est-ce pas que tu n'as pas été avec Gaston cette nuit?

Je crois que je n'avais jamais menti jusqu'à cette heure.

Et, par le fait, ma rencontre avec Gaston était un pur accident. Je ne l'avais point cherchée; pour beaucoup, j'aurais voulu l'éviter.

Cependant, une négation pure et simple eût déjà dénaturé la vérité.

J'allai plus loin qu'une négation pure et simple. Je fis sciemment un mensonge, et je ne le regrette

point, car les lèvres pâles de la bonne Lily eurent presque un sourire.

Je répondis d'un ton ferme :

— Je n'ai pas vu M. le comte.

Maman marquise et tonton se tournèrent aussitôt vers moi.

— Est-ce bien vuai, cela? demanda Isidore.

— Elle est la franchise même, répondit pour moi maman marquise.

Les yeux de Zoé étaient fixés sur moi.

— Où donc étiez-vous? demanda insolemment Pidoux.

— Je suis curieuse de le savoir! ajouta la corsaire.

— La nuit était belle, répondis-je en soutenant le regard de Mlle du Meilhan; Mlle Zoé a désiré faire une promenade...

Zoé baissa les yeux en rougissant.

— Nous sommes allées, continuai-je, jusqu'au kiosque, où nous avons fait de la musique...

— Tout cela est vrai... murmura Zoé, qui changea de couleur.

— Mes enfans, dit maman marquise, je n'aime pas ces promenades...

— Nom de nom! s'écria la corsaire, le prince Maxime n'est pas du même avis que vous, maman... il aime beaucoup ces promenades... Demandez au docteur Pidoux!

— J'ai rencontré le prince Maxime, repartit l'enchanteur d'un ton doucereux, sous le mur du parc, auprès du pavillon, comme je venais ici... Mais du moment que Mlle Zoé était avec la chaste Suzanne...

Rose-sans-Epines était là, le brave homme.

Il toucha l'épaule de Pidoux par derrière.

— M. le duc de Champmas-Mauges, lui dit-il avec cette grande politesse qui le distinguait, m'a fait l'honneur de me léguer sa canne, pour que j'eusse un souvenir de lui.

Le mot était d'autant plus heureux que c'était l'exacte vérité.

Rose-sans-Epines avait à la main la propre canne de M. le duc de Mauges, si familière aux épaules de l'enchanteur.

Tonton marquis me caressa la joue. Maman marquise m'embrassa. Lily voulut m'avoir auprès d'elle.

Elle roula sa tête sur l'oreiller et mit sa bouche tout contre mon oreille.

Ce fut pour me dire un de ces mots naïfs qui restent dans le coeur tant que le coeur a une mémoire.

— Dis-lui de m'aimer, murmura-t-elle; il fait tout ce que tu veux.

Je devais avoir un jour le bonheur d'exaucer le voeu de ma chère petite Lily.

Mais, en ce moment, je ne pus que mettre une larme furtive sur sa pauvre main froide, en la pressant contre mes lèvres.

Lily pria qu'on la laissât reposer.

En sortant, maman marquise me fit passer dans sa chambre.

Elle me dit à peu près ce que m'avait dit Lily elle-même. La pauvre bonne femme ne savait plus à quel saint se vouer. Lily dépérissait, Gaston devenait pâle et tout maigre.

— Dieu t'a donné, ma belle Suzanne, conclut maman, une influence étrange sur ces deux enfans-là... D'autres mères te craindraient; moi, j'ai confiance en toi... tu nous sauveras... et je te promets bien que tu auras ta récompense.

Je pris l'engagement de faire tout ce que je pourrais, et je sortis.

Pidoux m'attendait à la porte. Le jour naissait.

— Voilà une chère enfant, me dit-il, qui est encore plus forte que la belle Irène!... La belle Irène, avec tout son savoir-faire, n'a pu attraper qu'un vieil impotent. Nous allons nous donner un jeune comte qui sera millionnaire... Ce n'est pas notre faute si nous tuons en passant une pauvre petite fille... chacun pour soi, en ce monde.

— Monsieur Pidoux, lui répondis-je, Lily estelle dangereusement malade?

Il eut son sourire cynique et me demanda:

— Chaste Suzanne, que me donnerez-vous, si je vous répondis: Oui?

J'eusse été homme que je lui aurais très certainement broyé la tête contre le mur.

Mais je pris mon coeur à deux mains, pour employer cette riche métaphore des bonnes gens, et je gardai mon calme.

— Je vous prie de vous expliquer clairement, monsieur, lui dis-je, cela en vaut la peine.

— Pour vous, c'est clair comme le jour, repartit-il. Eh bien! chaste Suzanne, je vais vous faire en deux mots un petit cours de traumatologie... Donnez-moi votre main blanchette... vous ne l'avez pas beaucoup fatiguée jusqu'ici à travailler, n'est-ce pas, chaste Suzanne?... Sup-

posons que je vous fasse une blessure, si légère qu'elle soit, à ce doigt médius, où vous avez une bague... Est-ce Gaston qui vous l'a donnée?... Non?... Gaston, à tout prendre, n'empêche pas les autres... Nous voici avec une piqûre d'épingle à notre joli doigt... Nous dormons là-dessus, mais, pendant que nous dormons, un méchant gnome vient rouvrir la piqûre qui allait se cicatrisant déjà... Comprenez-vous?

— Je comprendrai.

— Vous êtes un lutin pour l'esprit... Notre blessure est encore toute petite, mais un cercle rougeâtre se dessine à l'entour... elle nous cuit... nous mettons un linge à l'entour... La nuit suivante, le méchant gnome, pendant que nous dormons, déroule le linge et remet son épingle dans la plaie... La plaie s'élargit, s'irrite; nous avons la fièvre... Nous faisons appeler le docteur... Comprenez-vous?

— Charmante... Le docteur vient, panse la plaie et se retire... Aussitôt le docteur parti, le gnome lève les bandages avec l'appareil et joue de l'épingle... Le docteur revient, s'étonne... la plaie a grandi... la gangrène se montre... Le gnome est là caché dans un pli du rideau... Il rit comme un joli petit damné qu'il est, et voilà comme quoi on meurt d'une piqûre d'épingle... Vous avez compris?

— En effet, j'ai compris que ma présence irrite le mal de Lily.

— Juste!

— Et que mon absence la sauverat.

— Exact.

— Je vous remercie, monsieur le docteur Pidoux.

— Chaste Suzanne, il n'y a pas de quoi, et je suis bien votre serviteur.

Je rentrai dans ma chambre pour faire toilette. Cela ne fut pas long. Zoé frappa tout doucement contre la cloison pour m'appeler.

J'allai la trouver aussitôt.

— Vous n'avez point de secret à cacher, chère demoiselle, lui dis-je avant qu'elle n'eût parlé; j'ai vu à travers les carreaux de votre pavillon une pauvre belle âme en peine... Dieu vous donnera le bonheur que vous méritez... Ce que j'ai vu est là et n'en sortira point.

J'appuyai sa main sur mon coeur.

— Mais vous, Suzanne, me dit-elle, — que faisiez-vous au bout du parc?

— Je suivais ma destinée, chère demoiselle... j'allais apprendre mon devoir... Ne m'interrogez pas; j'ai bien des choses à faire aujourd'hui... Demain, vous saurez tout.

Elle me laissa partir, malgré la curiosité qu'elle avait.

Je descendis à l'écurie, où Antoine était en train de parer ses chevaux.

Le premier regard qu'il jeta sur moi fut défiant et triste.

— Bonjour, mademoiselle Suzanne, me dit-il; voici le malheur qui vient dans la maison.

— Bonjour, père Antoine, répondis-je; vous vous trompez; le malheur s'en va... Je vais partir.

Il jeta son étrille avec sa brosse, et vint vers moi les bras ouverts.

— Vous êtes donc vraiment un ange du bon Dieu, vous! s'écria-t-il en m'embrassant à m'étouffer. Quel dommage que vous n'ayez rien pour mon gars François!... Le voilà qui va passer officier! — Eh bien! se reprit-il, j'ai eu peur, là!... que voulez-vous?... Il y en a tant d'autres à votre place qui joueraient les cartes qu'elles ont dans la main!... J'avais beau me dire: Elle a le coeur haut! c'est une digne fille! la peur tenait... Quand j'ai appris que vous aviez découché cette nuit... — Je sais, je sais, s'interrompit-il, voyant que j'aillais prendre la parole; vous n'aviez pas vu M. Gaston...

— Vous ne savez rien, père Antoine! l'interrompis-je à mon tour.

— Et je lui racontai en peu de mots l'histoire de ma nuit. Il ne fut point question de Zoé dans mon récit.

Pourtant, le bon Antoine s'écria:

— Pauvre Mlle Zoé! pauvre M. Gaston!... Il y a un mauvais vent qui souffle sur cette famille-là!... Dieu sait ce que va être la maison après votre départ, mademoiselle Suzanne!... Est-ce que vous partez bientôt?

— Ce soir, père Antoine.

— Et où allez-vous?

— Je ne sais pas.

— Ta ta ta ta! fit-il, voilà les enfans!... Vous faites bien de partir, mais il faut savoir... Maman marquise ne vous abandonnera pas, j'en suis bien sûr.

Je ne répondis pas. Le mot me choquait. J'étais devenue fière.

— Avez-vous de l'argent? reprit Antoine.

— Une dizaine de louis...

— Ce n'est pas assez... Il faut me laisser arranger cette affaire-là.

— Comment l'arrangerez-vous, père Antoine?

— D'abord, vous ne partirez pas ce soir... Nous causerons plus amplement... Je veux prévenir madame, afin qu'elle vous trouve une bonne place... Et puis vous aurez de l'argent...

— Je ne demande rien, répliquai-je.

— Il ne s'agit pas de cela... Ne faites pas de coup de tête, mademoiselle Suzanne, et laissez-moi agir dans votre intérêt... Pas plus tard que demain matin, j'irai trouver madame...

Je ne discutai point.

— Embrassez-moi, père Antoine, dis-je en me levant.

— Vous me promettez bien de ne pas faire de coup de tête...

— Embrassez-moi, et agissez pour le mieux.

L'instant d'après, je descendais le chemin qui mène à Saint-Philibert-en-Mauges.

J'avais les yeux mouillés en contemplant, pour la dernière fois peut-être, ce doux et riant paysage qui charmait chaque matin mon réveil.

Mais je n'hésitais point.

A Saint-Philibert, il n'y avait que Brunet pour avoir une carriole.

J'allai chez Brunet, qui n'était plus maire, mais qui était redevenu chantre. Je lui demandai sa carriole pour huit heures du soir. Je lui dis qu'on m'envoyait à Beaupréau pour faire des achats le lendemain matin.

Je savais que la voiture allant de Bourbon-Vendée à Angers passait à Beaupréau la nuit.

Brunet me promit sa carriole.

Je revins au Meilhan, où je fis mes petits paquets.

Après quoi, je passai la journée presque tout entière au chevet de Lily.

Elle allait mieux. Nous causâmes, et je la fis rire.

En m'asseyant à table, à ma place d'habitude, pour souper, je faillis me trouver mal. Tout ce qui m'environnait m'attachait extraordinairement. Il me sembla que je n'avais jamais vu cette salle à manger si calme.

Je n'osais pas regarder Gaston.

Tout me frappait. La physionomie de chaque chose se révélait à moi sous des couleurs plus vives, comme pour solliciter mon souvenir. Chaque objet m'envoyait son parfum, chaque voix faisait vibrer en moi une corde sonore.

La formule risible du pauvre Rose-sans-Epines, sollicitant une épingle pour attacher sa serviette, me donna envie de pleurer.

Le costume bizarre et trop jeune de maman marquise m'attendrit.

Le grasseyement enfantin du vieil Isidore me troubla.

Je disais adieu à tout cela dans le fond de mon coeur.

Je me répétais en moi-même: Demain tu ne déplieras pas cette serviette; demain tu n'entendras plus ceci; demain tu ne verras plus cela.

C'était de l'angoisse qui oppressait ma poitrine.

Je ne me doutais pas, avant ce jour de l'affection que je portais à cette demeure et à ses hôtes.

C'étaient de bonnes gens, d'honnêtes et dignes coeurs Je ne les ai jamais oubliés.

Une des plus belles heures de ma vie est celle où je les ai revus.

Le dîner finit. Gaston s'approcha de moi; je me réfugiai auprès de la marquise.

J'entendis la corsaire qui disait à Pidoux:

— Voilà qu'elle va faire la prude à présent... Elle le tient'

Vers sept heures et demie, je prétextai un violent mal de tête. Je ne pus embrasser que la marquise.

J'aurais voulu donner le baiser d'adieu à tonton marquis, au commandeur et à Gaston.

Gaston, mon frère, que je plaignais et que j'aimais.

Lily dormait. Je pus mettre un long baiser sur son front.

Je gagnai ma chambre, je pris mes paquets; ce n'était pas un gros volume, et je m'enfuis, les yeux aveuglés par les larmes.

Je ne rencontrai personne sur mon chemin.

A moitié route, je me retournai pour regarder encore une fois le Meilhan. Il n'y avait qu'une lumière aux fenêtres du premier étage; c'était la mienne que j'avais oublié d'éteindre.

J'envoyai mon adieu avec un baiser.

En me retournant, je vis la noble silhouette du château de Champmas-Mauges et les toits aigus du Sinaï.

Maxime! Georges! — Il me sembla que je n'avais pas pensé à eux depuis des années.

Je m'éloignais de ce monde, laissant ça et là inachevés tous ses drames et toutes ses comédies.

C'était comme un livre feuilleté curieusement et qu'on est forcé d'abandonner au milieu d'un chapitre.

Ainsi est la vie.

Seulement, mon livre, je devais l'achever. Le hasard devait me donner mon rôle dans le dénouement de toutes ces aventures.

A huit heures, j'étais dans la carriole de Brunet!

Brunet en personne, par respect pour maman marquise, me faisait l'honneur de me conduire.

L'unique rue de Saint-Philibert était déja déserte. La seule rencontre que nous fîmes fut celle de Mlle Michelle-Gabrielle de la Beaumelle, qui précédée d'un paysan portant une lanterne à manche majestueux et tenant elle-même en arrêt ce sac géant, hérissé d'aiguilles à tricoter, se rendait au Meilhan.

A dix heures, je descendais à l'auberge où s'arrêtait le courrier de Bourbon-Vendée à Angers.

Brunet but un coup et tourna bride. Quand je n'entendis plus le roulement de la carriole sur le pavé, le découragement me prit. J'étais seule au monde.

Fin du livre troisième.

Livre IV.

CHAPITRE Ier.

D'une intéressante rencontre que je fis dans le courrier de Bourbon-Vendée à Angers.

Je n'avais pas tant souffert pour me séparer de Gustave autrefois. Ceux qu'on quitte, on ne les revoit plus jamais; voilà quelle était mon expérience et ma croyance.

Et pourtant, parmi cette grande détresse qui me prit quand je me sentis seule, la pensée de Gustave fut pour moi comme une étoile dans la nuit.

Pauvre étoile! et qui ne pouvait guère me guider dans mon pélerinage incertain.

Une voix intérieure que ma raison essayait déjà d'étouffer, car je devenais philosophe, me criait: Tu retrouveras Gustave.

Et cette voix prononçait vaguement le nom de Paris.

Paris, centre prestidigieux de toutes les ambitions et de tous les espoirs!

Certes, je n'étais pas ambitieuse en ce moment. Je n'étais rien. J'avais cet engourdissement du chagrin découragé.

Mais, dans mon état de nature, je désirais beaucoup et j'étais capable de beaucoup m'efforcer

Paris m'attirait comme il attire toutes les âmes faites pour la lutte.

C'était à Paris que j'allais.

Je connaissais Paris. Je l'avais vu à cent lieues de distance à l'aide de ce puissant télescope: l'imagination.

J'ai vu partout et toujours, surtout dans les livres fils de l'imagination, l'imagination bafouée brutalement ou caressée d'une main pédante et protectrice. C'est une faussaire qu'il faut cadenasser, ou c'est tout au moins une pauvre folle à mettre en cage.

Les plus clémens l'appellent affaire de luxe.

La majorité, c'est-à-dire tous ceux qui n'en ont pas beaucoup, la proscrivent bel et bien, comme bête empoisonnée.

La majorité a raison: c'est la loi. Aussi, je me garderai bien d'exalter l'imagination en général. Je dirai seulement que la mienne était bonne personne et point menteuse du tout. Elle n'embrassait pas de très grands espaces; elle n'eût point découvert l'Amérique derrière l'immensité de l'Océan; mais elle devinait assez exactement certaines perspectives inconnues.

Pour peu qu'une notion quelconque lui pût servir de point de départ, elle allait, elle allait, construisant, esquissant son petit tableau d'après les vraisemblances.

Elle se trompait rarement.

Elle avait rêvé Paris à peu près tel qu'il est.

Je puis dire en toute vérité que je connaissais Paris.

Mon imagination, du reste, avait des auxiliaires.

Combien de fois la belle Irène, qui était Parisienne dans l'âme, n'avait-elle pas ramené notre entretien sur Paris!

J'écoutais, j'interrogeais, j'apprenais.

Irène et M. Léon, le musiquet, étaient les enfans d'un officier supérieur, mort je ne sais à quelle bataille. Ce roman est parisien au suprême degré. Il moisit depuis soixante ans dans tous les vaudevilles pleurards, et si vous avez la bonne idée de le remettre à la scène, il fera encore fondre en eau pendant cent représentations toutes les modistes de la rue Vivienne. — La veuve de l'officier supérieur avait une pension modeste. A l'aide de cette pension, elle avait donné une brillante éducation à son fils et à sa fille.

Puis elle avait été rejoindre son époux dans le giron du Créateur.

Le nom était tout-à-fait en rapport avec la chose: elle s'appelait Mme Melcour.

Le jeune Léon Melcour aurait pu faire un officier très distingué; mais le goût des arts l'entraîna. Il courut le cachet.

La jeune Irène, sans protections, fut obligée d'utiliser ses talens pour vivre et de se faire institutrice.

Ces histoires sont quelquefois vraies, pas souvent. Paris a peu d'imagination: c'est un vaudevilliste. Il invente toujours la même histoire.

M. Léon et la belle Irène étaient parens seulement par Adam. J'ai su cela plus tard. Le musiquet avait pour père un choriste de l'Opéra. La belle Irène restait, au sujet du sien, dans l'embarras du choix.

Je ne raille pas cela, puisque je suis moi-même un enfant sans famille: ce que je raille, c'est Paris bâtard avec son père officier supérieur, mort au champ de gloire; sa mère en deuil, et la sempiternelle pension, modeste à l'aide de laquelle on fait des musiquets ou des intrigantes de première force.

Une fille comme cette Irène connaît Paris mieux que M. Dulaure.

Elle m'avait inspiré dès longtemps la passion de le voir. Un jour que maman marquise m'avait menée à Beaupréau, j'avais acheté un plan de Paris.

Bien souvent, le soir, je restais des heures entières penchée sur cette carte, squelette incolore et décharné du plus beau paysage urbain de l'univers.

Je me guidais avec un indicible plaisir le long de ces rues sans fin; je suivais ces boulevards, étourdie d'avance par l'opulent fracas des équipages.

J'allais à l'Opéra, au Théâtre-Français, au Musée du Louvre; — j'admirais la longue illumination des Champs-Elysées; — je me promenais au bois; — je revenais m'asseoir aux Tuileries.

Je voyais, dans le quartier des Ecoles, la fourmilière pariolée des étudians; je fendais avec peine le flot des agioteurs qui encombre l'abord de la Bourse, puis le m'arrêtais, extasiée, devant l'écrasante grandeur du portail de Notre-Dame.

Il y a des enfans qui ont des jeux bien plus sots que cela.

Mais, toute savante que j'étais, il fallait bien que l'élément naïf de mon âge trouvât à se caser quelque part. Devant le portail de Notre-Dame,

aux abords de la Bourse, dans le dédale des rues du quartier latin, je rencontrais Gustave.

Gustave était aux Tuileries à pied, à cheval au bois; Gustave courait en voiture aux Champs-Elysées.

Il lorgnait les tableaux du Louvre, il se prélassait dans une stalle du balcon de l'Opéra ou dans une loge du Théâtre-Français.

Il était partout, ce Gustave.

Peut-être trouvera-t-on que je me le représentais sous des couleurs trop brillantes et peu en rapport avec le style de sa correspondance.

Mais veuillez réfléchir. On fait si aisément fortune, dans ce Paris!

De toute nécessité, Gustave avait dû faire fortune.

Malgré cette confiance, je veux bien avouer que je le voyais parfois sous d'autres aspects.

Il passait de temps en temps dans mon rêve avec sa veste de paysans et sa bonne culotte de velours.

Comme je lui souriais alors, et comme je m'élançais à sa rencontre, la bouche arrondie, les bras ouverts!

Car Gustave en gants blancs et en frac noir, Gustave fashionable, conduisant son tilbury ou vautré dans un fauteuil de balcon, me faisait un peu frayeur.

Mais l'autre, c'était mon vrai Gustave, mon parain, mon mari!

J'étais à l'âge; j'avais seize ans, je pouvais être maintenant sa femme.

D'autres fois encore, mais je repoussais ce

mauvais rêve, d'autres fois, je voyais un pauvre jeune homme en haillons, maigre et hâve comme un fiévreux sortant de l'hôpital.

Hélas! il y a des hôpitaux à Paris, et des fiévreux... C'était Gustave.

Dans ce lit numéroté, Gustave, encore plus maigre et plus pâle...

On meurt dans les hôpitaux de Paris.

Je prenais mon Gustave dans mes bras, je le réchauffais contre mon coeur. Je lui rendais la vie et nous revenions tous deux aux champs.

Je me souviens qu'un soir, en fermant les yeux pour m'endormir, je le vis tendre son chapeau à la porte d'une église et demander du pain.

Je fus malade.

Mais c'était là l'exception. Le plus souvent, Gustave m'éblouissait de ses splendeurs.

A Paris on fait fortune, voilà le principe.

Je me couchai tout habiliée sur le lit de l'auberge. On m'avait dit que le courrier d'Angers ne passerait qu'à deux heures de la nuit. La fatigue me dompta; les larmes sont somnifères; je m'endormis presque tout de suite.

On se souvient que, l'autre nuit, je n'avais pas fermé l'oeil.

Je fus éveillée en sursaut par la fille qui tambourinait à ma porte en criant:

— Hé! la demoiselle! V'là que ça part.

Je sautai à bas de mon lit et je descendis quatre à quatre, emportant mes bagages à la main.

Mes bagages n'étaient ni lourds ni bien consi-

dérables. Tous mes effets étaient dans deux paniers sur lesquels j'avais mis mon nom.

Le courrier était dans la cour. On attelait à la lueur de deux lanternes. Le postillon rentrant se disputait avec le postillon sortant; le conducteur jurait; les voyageurs grognaient; les gens de l'auberge offraient des bouillons et des verres de vin.

J'avais retenu ma place, en arrivant, le soir.

Le courrier d'Angers était une vilaine patache à deux compartimens: coupé et rotonde.

Le coupé avait son plein. Je dus me contenter de la rotonde.

On m'arracha des mains mes deux paniers pour les jeter sous la bâche, et on me poussa dans la rotonde comme un autre paquet.

La galanterie était chose absolument inconnue aux bas employés des diligences.

Les moeurs des administrations de chemins de fer peuvent n'être point très agréables, mais il y a néanmoins progrès.

Le monde civilisé a salué par une acclamation unanime la chute de ce stupide tyran qui avait nom: le conducteur.

Il est mort dans sa peau de loup, qui ne le gardait point contre les rhumatismes; il est mort dans ses sabots fourrés de mouton. Sa trogne enflammée s'est éteinte. Son carnet gras et huileux, avec lequel il entrait à l'octroi, s'en est allé avec son boursicot de cuir.

Il n'impose plus son auberge préférée aux voyageurs rendus dociles par la terreur, son auberge où il dînait gratis et où la bonne était son

esclave; il ne jette plus en passant dans le village le cri rauque et provoquant de son cornet.

Il est tombé, ce monarque, emportant dans sa chute maîtres de poste et postillons.

Ainsi passent les gloires du monde.

L'étonnant, c'est qu'on n'ait pas brûlé son siége sur la place de la Bastille.

On s'est souvenu qu'il avait de bons momens, l'autocrate, qu'il daignait accepter parfois le café, qu'il caressait le gros menton des nourrices, et qu'il sentait l'ail comme un honnête garçon.

Qu'il dorme en paix, le souverain déchu! son souvenir reste au *Cheval Blanc*, au *Lion d'Or* et à la *Tête Noire.* — On parlera de lui longtems à la *Femme sans tête*, aux *Trois Maures* et au *Cygne de la Croix.*

En entrant dans la rotonde, je ne vis rien d'abord, parce que la lueur des lanternes m'aveuglait. Je compris seulement que j'avais de la compagnie par des ronflemens sonores qui partaient de l'un des angles.

Je me mis dans l'angle opposé.

Personne ne monta après moi.

Au bout de dix minutes de tapage, les sabots cessèrent de claquer sur le pavé, le bruit des chaînes et des anneaux se tut. Les jurons menaçans firent place aux tendres adieux.

— Bonsoir, à revoir, mon Jean-Marie.

— Bonsoir, à revoir, mon Noël!

— Tu leur diras que ça va tout doucettement par ici . . . et d'envoyer du son.

— Gare à Taupin, mon Jean-Marie . . . rapport à son séton qui le rend méchant! . . .

Ce diable de Taupin était un grand vilain cheval noir qui manqua de nous verser au moins dix fois dans le cours du relai.

— Bonsoir, à revoir... Adieu à la Martin... Le petit-salé sera pour dimanche...

— Allez! dit le conducteur.

— Hie! cria le postillon.

La vieille maison roulante se mit en mouvement avec un épouventable bruit de ferrailles. Les grelots fêlés des trois chevaux réformés qui la traînaient augmentèrent le tintamarre. Je cessai d'entendre les adieux vendéens.

Je faisais, cependant, tout mon possible pour apercevoir la figure de mon compagnon de route qui s'était éveillé au moment du départ, et qui maintenant se mouchait avec bruit.

Le ciel était couvert; notre rotonde était noire comme un four. Je ne voyais même plus les profils confus de cette sombre masse que me montraient encore tout à l'heure les reflets de la lanterne.

Chaque fonction de notre humanité à sa voix. J'ai connu un Pidoux qui prétendait reconnaître le sexe et l'âge d'un individu en l'entendant manger une croûte dans les ténèbres.

Au bruit que mon compagnon fit en se mouchant, je crus deviner une vieille femme, et je fus rassurée.

Mais presque aussitôt après un son sec et crépitant suivi d'une fumée âcre, m'annonça une fumeur.

Ce ne pouvait être une vieille femme, qui allumait ainsi un carré d'amadou chimique, puis un cigare.

La lueur de l'amadou ne rayonne pas. Elle s'étend à un pouce ou deux en tous sens. J'aperçus un nez et une bouche. Ce devait être un tout jeune homme.

Je me tins coi dans mon angle. Mon compagnon dormait quand j'étais entrée; il y avait gros à parier qu'il se croyait toujeurs seul.

Il m'en donna la preuve l'instant d'après en entamant avec lui-même une conversation évidemment confidentielle.

— Voilà que ça va bien! dit-il; ça ne me donne plus mal au coeur... qu'un petit peu!

Certes, il y en avait assez pour savoir si c'était un homme ou une femme.

Mais vous avez entendu de ces voix qui n'ont point de sexe.

Mon compagnon avait une de ces voix-là. Je me dis:

— C'est un écolier qui s'habitue à fumer.

Les enfans bravent volontiers les nausées et les haut-le-coeur pour se donner cet inviable défaut,

Je n'avais pas peur. Mais l'idée que j'étais en face d'un petit sot qui se rendait malade pour ressembler à l'homme par un de ses vices, ne me donnait aucune envie de causer.

— Voyons un peu l'air de la chanson maintenant, dit mon compagnon; il faut savoir chanter en société... ça pousse.

Et il entonna faux:

„Mon père est à Paris,
„Ma mère est à Versailles!..."

— Ce n'est pas ça! s'interrompit-il; Dieu de Dieu! que j'ai la tête dure!

Je ne savais pas son air; je ne pouvais le lui apprendre.

Il reprit, en ouvrant la portière pour cracher:

„Mon père est à Paris,
„Ma mère est à Versailles!..."

— Saleté de chanson! s'écria-t-il, M. Bisson la chantait si bien!

Vraiment, il y avait de la femme dans la manière pont mon compagnon prononça le nom de ce M. Bisson qui chantait si bien!

Presque aussitôt après, je l'entendis qui murmurait avec l'accent d'une conviction profonde:

— Sapristi! que c'est donc mauvais le tabac!

Ce devait être une femme.

— Mais, reprit-elle, — on a l'air trop bête quand on est avec les autres et qu'on ne sait pas fumer.

C'était donc un homme... Quelque étudiant sans doute.

Mon père est à Paris,
Ma mère est à Versailles!...

Ceci commençait à me prendre fortement sur les nerfs. Je fermai les yeux pour tâcher de dormir. Impossible! Mon étudiant savait les deux premiers vers d'une foule de chansons dont il ignorait les airs:

Cachucha, ma maîtresse,
Que j'aime tes yeux...

Même air que „Mon père est à Paris..." Il



paraît que M. Bisson, qui était probablement son maître à chanter, n'avait pas pu lui enseigner à fond la musique.

Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau...

Même air que précédemment.

Je me bouchai les deux oreilles.

Heureusement que mon compagnon avait fini sa cigarette. Il la jeta par la portière en faisant: Pouah! referma le carreau et se remit à ronfler.

J'en fis autant et ne m'éveillai qu'à Saint-Lambert, quand nous changeâmes pour la seconde fois de chevaux.

Le jour venait. Mon compagnon s'éveillait en même temps que moi.

CHAPITRE II.

Où Mlle Ninette essaie de faire quelque chose de moi.

Mon compagnon était une fillette qui pouvait avoir deux ans de plus que moi: ronde comme une boule, assez gentille, mais trop haute en couleurs.

Elle avait un pauvre petit costume qui voulait être élégant. Ses cheveux étaient noués et frisés avec prétention. Chacun de ses doigts avait une bague en similor.

Sa robe d'indienne était à volans. Une petite bordure de dentelle de coton entourait son fichu de grosse percale.

Elle avait de beaux yeux, cette petite, de grands

yeux noirs, brillans et malins. Son nez retroussé était d'une gaîté folle.

Elle me plut à première vue. Je la préférai à l'étudiant.

— Tiens! tiens! s'écria-t-elle quand elle m'aperçut, en voilà une qui est bonne!.... Y a-t-il longtemps que vous êtes là, vous?

— Depuis Beaupréau?... répondis-je.

— Où est Beaupréau?... là-bas?... Mais ça m'est égal... Voulez-vous que nous descendions prendre quelque chose?

Je remerciai poliment. Elle me regarda dans le blanc des yeux.

— Vous n'êtes pas bégueule, pas vrai? me dit-elle.

— Pas le moins du monde.

— Vous êtes un peu à l'ancienne mode, poursuivit-elle en touchant ma robe de mérinos fin, mais c'est de la belle étoffe... Où allez-vous?

— A Angers.

— Et après?

— A Paris.

— Comme ça se trouve! C'est comme moi, je vas aussi à Paris...

A Paris, y a une danse,
Composée de jeunes gens....

Même air que *Mon père est à Paris*, que *Cachucha, ma maîtresse* et que *Batelier, dit Lisette*.

Elle n'avait que cet air-là dans la tête; seulement, elle ne le savait pas.

— Et qu'allez-vous faire à Paris? reprit-elle.

— Me placer... et travailler.

Elle éclata de rire, montrant ses trente-deux dents saines et blanches dans une bouche un peu trop large.

— Ah! que c'est bête! s'écria-t-elle. Avez-vous lu les romans de Paul de Kock?

— Non, répondis-je.

Son petit minois prit une expression dédaigneuse.

— Ça se voit, murmura-t-elle, vous n'êtes pas dégourdie... Quel âge avez-vous?

— Seize ans.

— A seize ans, moi, je les avais déjà tous lus.

Elle tira de sa poche une blague à tabac brodéecde perles, un peu fanée, et du papier à cigarette.

— Fumez-vous? me demanda-t-elle.

Et sans même attendre ma réponse:

— Je parie que non!.... Ça vous ferait mal au coeur de fumer... vous allez voir, moi, comme je fume.... par le nez aussi bien que par la bouche... et c'est si bon une vieille cigarette... Tenez! j'en ai le bout des doigts tout jaune!

Elle me montra orgueilleusement le bout de ses doigts, qui semblaient teints avec du jus de réglisse.

Tout en se faisant une cigarette, elle reprit:

— Moi, je vais à Paris pour m'amuser.

— Si vous avez de la fortune... commençai-je.

Elle éclata de rire pour la seconde fois, et si vous saviez comme elle riait de bon coeur!

Puis elle chanta, sur l'air déjà trop connu:

J'ai mon miroir, j'ai ma tournure,
J'ai l'espérance et mes vingt ans...

— C'est Brisson qui chantait bien celle-là! s'interrompit-elle; s'il fallait être riche pour s'amuser à Paris, à quoi donc que ça servirait d'être jeune et gentille?

Je regrettai presque l'étudiant.

Ma nouvelle connaissance, à l'user, ne gagnait pas dans mon estime.

— Tenez! s'écria-t-elle en me montrant sa cigarette, — est-ce roulé?... Ça ne s'apprend pas tout seul... Mais c'est de fumer qui est difficile... pour ne pas avoir l'air d'une godiche.... surtout par le nez!

Elle alluma sa cigarette et avala une gorgée sans trop grimacer, mais quand elle voulut la rendre par ses narines, ses yeux s'emplirent de larmes.

— C'est la première fois que ça m'arrive! dit-elle en se forçant à sourire; je vas recommencer.

La seconde fois, elle éternua convulsivement.

— Voilà! fit-elle en frappant du pied; on ne trouve plus de bon tabac. La régie est une filoute!

Ayant édité ce néologisme, la lectrice de Paul de Kock me demanda:

— Comment vous appelez-vous, dites donc, à propos?

— Suzanne répondis-je.

— Ah bien! j'en ai connu une Suzanne... Ce n'est pas vilain... mais ça n'a pas de chic... Moi, je m'appelle Nina.... comment trouvez-vous ça?

— C'est un très joli nom.

— Parbleu!... je me l'ai donné à moi-même... avec permission d'en changer.... Nina ça fait

bien.... Je m'appellerai comme ça avec ceux qui ont le caractère tendre et pensif pour le sentimental... Avec ceux qui sont gais et farceurs, je serai Ninette.... Avec les tout-à-fait sans gêne, Nini... la petite Nini, Nichon... J'ai bien pensé à tout ça.

Je l'écoutais en souriant.

Cette pauvre Nina-Ninette-Nini-Nichon commençait à me faire l'effet d'une innocente avec ses prétentions au dévergondage.

Ce ne pouvaient être une bien bonne connaissance, mais, assurément, ce n'était pas non plus une connaissance bien dangereuse.

— Ca vous étonne, continua-t-elle, vous ne connaissez pas encore le tour?

J'avouai que j'ignorais le tour.

— Si vous aviez lu les romans de Paul de Kock, me dit-elle avec une autre touche... C'est pas que vous soyez mal... mais un petit peu empotée, quoi!

— Ah! dame, c'est bien naturel, fis-je.

— Si vous voulez, je vous formerai.

- Je ne demande pas mieux, répondis-je.

- La femme, voyez-vous, ma biche commença-t-elle d'un ton doctoral, ça doit s'assistancer dans la société qu'est contre elles.... C'est les hommes qu'ont fabriqué les lois, les usages et le reste.... Ca ne peut pas durer comme ça.... Si seulement on pouvait faire que toutes les femmes s'entendent, on ferait voir aux messieurs les étoiles en plein midi... Voilà!

Puis, changeant de ton:

— Avec ça que l'amitié est un sentiment des

dieux, supérieur à l'amour des sens... Voilà du temps que j'ai envie d'avoir une amie qui me comprenne dans tout ce que je lui dis.... pour m'épancher tendrement dans son sein.... Avez-vous une famille?

— Non, répondis-je tristement.

— Comme ça se trouve! s'écria encore Ninette; moi, je ne possède qu'un oncle, qu'on se moquait de moi quand je l'appelais tonton.... C'est la providence céleste qui nous a rassemblées toutes deux par hasard dans la même rotonde... Donnez-moi la main, Suzanne!

Je lui donnai la main, et je parvins à garder mon sérieux.

— Sur tout ce que nous avons de plus sacré réciproquement, reprit-elle avec une solennité superbe, jurons-nous...

— Enfin, à la vie à la mort, quoi! s'interrompit-elle brusquement; ça ma taquine, tous ces grands mots.... Je commence par vous tutoyer, si tu veux.

— C'est peut-être un peu vif, objectai-je en me reculant sur ma banquette.

Ninette lança sa seconde cigarette par la portière et me regarda de travers.

— Comme vous voudrez, *madame*, répliqua-t-elle; je serais bien fâchée de manquer au respect que je dois à *madame*... Mais, comme je n'aime pas les bégueules, *madame* peut aller se coucher!

Je restai un peu étourdi du coup. Ninette me tourna le dos et se prit à chanter sur l'air que vous savez:

Il est, dit-on, un beau jeune homme,
Qui de bien près lui fait la cour...

Puis elle essaya de se taire.

Mais le moyen! C'était une pie que cette petite fille.

— Après ça, dit-elle, on peut bien causer en voiture, comme ça, à l'hasard de la rencontre, sans se lier les unes avec les autres... Ça n'engage à rien... On ne se reconnaît seulement pas dans la rue!...

— Je n'ai rien dit qui puisse vous blesser... commençai-je.

— Pas de replâtrage, mademoiselle Suzanne!... vous avez dit ce que vous avez voulu... Moi, j'en pense ce que je veux... Liberté, *libertas!*... C'est le défaut d'usage... si vous aviez lu les romans de Paul de Kock... je m'entends!... Il y a donc que c'est des bêtises d'aller à Paris pour travailler... Autant rester alors au fond de sa province... Avez-vous du quibus?

— Comment dites-vous?

— Des noyaux.

— je ne comprends pas.

— Est elle simple! s'écria Ninette; — je vous demande si vous avez de la braise?

— De la braise! répétai-je tout-à-fait désorientée.

— Pauvre mignonne, me dit Ninette avec compassion, vous en avez long à apprendre!... C'est comme ça qu'on se parle entre soi quand on a le truc... ça veut dire tout simplement: avez-vous de l'argent?

— Bien peu, répondis-je.

— Alors s'écria Ninette, écoutez les conseils de l'expérience... ne travaillez pas... amusez-vous... sans ça, vous êtes coulée!

Elle avait l'oeil clair et ne donnait aucun signe de folie.

— Ça vous étonne? reprit-elle; ah! dame, vous n'êtes pas au bout de vos étonnemens... Si vous avez reçu de l'éducation, tant pis pour vous!... Les jeunes seigneurs n'aiment que les roses des champs préférablement à leurs marquises de cousines, qu'ils se tuent aux pieds de leur mère plutôt que de les épouser!... Avez-vous été au spectacle?

Je fus obligée de répondre négativement: cela m'humilia.

Il y avait de quoi, paraîtrait-il, car le regard de Ninette devint beaucoup plus dédaigneux.

— A votre âge, fit-elle, vous ne connaissez ni *Gaspardo le pêcheur*, ni *Lazare le pâtre*, ni *la Grâce de Dieu!*... Il y en a un beau spectacle à Bourbon-Vendée... Dans la *Grâce de Dieu*, qu'on jouait dimanche, j'ai tant pleuré, qu'on a crié: A la porte!... Je beuglais, quoi!... Je suis comme ça!... La mère veut qu'il épouse une jeune duchesse, mais le colonel aime Marie la Vielleuse, qu'on voit au quatrième acte avec une robe satin bleu... Il lui fait apprendre tout par des maîtres à la maison... Le vieux père vient dire qu'il met l'honneur au-dessus de la honte... Les cloches sonnent... Marie devient folle... et le colonel se fait Savoyard... C'est pour vous dire qu'elle ne savait pas seulement signer son nom quand elle arriva à Paris... Ca l'empêche-t-il de devenir

comtesse, quoiqu'elle est la fille d'un porteur d'eau? hein?

— On voit des choses comme cela au spectacle de Bourbon-Vendée? demandai-je.

— Tous les dimanches, me répondit Ninette, et encore, j'ai oublié la mère qui ne meurt pas de chagrin et qui chante:

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas...

Vous devinez sur quel air Ninette chanta cela.

— Je suis étonnante, moi, poursuivit-elle, pour me rappeler les chansons. Mais ça ne servirait à rien d'aller au spectacle si on ne faisait pas ses réflexions avant de s'endormir... Voilà donc un colonel marquis et tout entre une duchesse et la fille d'un Auvergnat de Savoie... Allez voir quelle figure fait la duchesse!... On n'en veut plus, des duchesses!... ça se voit bien aussi dans les romans de Paul de Kock... Pourquoi? est-ce que je sais, moi... Elles ont eu leur temps... avant la *Grâce de Dieu.*

Ninette reprit haleine.

— Mais c'est ennuyeux! s'écria-t-elle tout à coup, faut être sage pour épouser le colonel... Chonchon devient riche tout de même... Elle a une robe de satin rouge quatrième acte... Elle danse le cancan; elle s'en donne depuis le commencement jusqu'à la fin... C'est Chonchon que je veux être!

Eh bien! dis-je en riant, si je travaille bien, je serai peut-être Marie... J'épouserai le colonel.

— Faut savoir jouer de la vielle, me répondit sans hésiter ma compagne.

— Après ça, reprit-elle, on ne sait pas.... Dans Paul de Kock, elles ne jouent pas toutes de la vielle... Il y a des couturières, des repasseuses, des bordeuses de bottines, des culottières, des brunisseuses, des piqueuses de bretelles, des modistes surtout... Ah! les modistes!... Mais va-t'en voir si elles ne préfèrent pas tous les commis en nouveautés aux grands seigneurs!... Voilà ce qui manque à Bourbon-Vendée, c'est les commis en nouveautés!... Je vas à Paris pour les voir.

Elle me saisit la main brusquement et poursuivit d'un ton pénétré:

— Ça vient à première vue... C'est la sympathie qu'ils appellent ça... On s'élance l'une vers l'autre des points les plus reculés de l'univers... j'en ai éprouvé pour vous tout de suite... Je vous donnerai l'acquis que j'ai.

Je voulus remercier; elle m'arrêta d'un geste noble.

— Point de phrases, me dit-elle; embrassons-nous.

Je n'y vis point de mal. Cette pauvre petite folle m'amusait et m'intéressait.

Je croyais rencontrer une exception. J'étais loin de soupçonner que chaque diligence roulant vers Paris contient une ou plusieurs poulettes de cette couvée.

La France est, Dieu merci, un pays bien portant. Mais les plus belles santés ont leurs petites misères. La France a une infirmité.

La France est singe. Elle imite, elle vit d'emprunts. Cette maladie s'appelle la mode. Certaines gens lui donnent un autre nom: originalité.

Cet effronté détournement de sens est dans la bouche de tout le monde en France.

On décore du titre d'original tout être humain qui imite une grimace.

Sur dix êtres humains, il y en a neuf qui se font copies afin d'être des originaux.

Ainsi sont chez nous, de pair à compagnon, le bon sens et la grammaire.

Dire ce que certains types, édités par nos écrivains populaires, ont produit de ravages dans la classe ignorante, et même au-dessus, me semble impossible. Aux premiers mots, on serait taxé d'exagération.

D'ailleurs, on vous opposerait un cercle vicieux: les écrivains ne font que reproduire les types existans *à priori*.

Moi, je nie le fait, mais que suis-je contre une apparente évidence?

J'aurais beau dire que l'admirable talent de Bouffé a donné naissance à plus de gamins de Paris que la fécondité réunie de toutes les portières de la capitale, on me répondrait: le gamin de Paris est éternel.

J'aurais beau dire que la plume énergique et sceptique d'Alexandre Dumas fils a fait tousser pendant six mois toutes les Manon Lescaut de Paris, on me répondrait que les camélias, fleurs lymphatiques, sont tout naturellement poitrinaires.

J'aurais beau rappeler les étranges tournures que t'avénement de l'école romantique fit surgir au temps de notre enfance, on me répondrait que dès la première fournée humaine, après le déluge, il y eut très positivement des idiots et des cagneux.

Ce serait bien pis si je m'attaquais à la terrible influence que le génie de George Sand a pu prendre sur certaines natures indécises entre la révolte et le devoir.

Ce serait bien pis encore si, passant le seuil du presbytère, j'éclairais tout d'un coup la conscience du clergé français au moment de la tempête Lamennais.

Depuis le haut jusques en bas, du centre aux extrêmes, nous sommes imitateurs.

Nous sommes voleurs. Et plutôt que de ne point dérober la chose d'autrui, nous commettons des larcins puérils ou funestes.

Nous voulons çà et là un pan de la jaquette de Bilboquet ou un lambeau de la tunique de Nessus.

On dirait que notre littérature est une foire aux loques où chacun vient prendre son habit de carnaval qu'il garde toute l'année.

Je me laissai embrasser par ma sympathique Ninette, qui reprit avec solennité:

— J'ignore le mystère de votre naissance; je ne sais pas dans quelle classe de la société vous avez reçu le jour... Ça m'est égal... Vos manières, quoique un peu sucrées, sont susceptibles de se former... Je vas vous dire la chose telle qu'elle est et le fin mot... Si vous voulez réussir à Paris, faites comme moi, soyez grisette.

— Je ne connais pas ce métier-là, répondis-je.

— Ce n'est pas un métier, c'est un amour de position...

Oui, je suis grisette,
Il est ici-bas...

J'en sais de ces chansons!... Il faut cela quand on veut être grisette... On chante dans sa mansarde avec son petit jardin sur les toits... son bouvreuil à la fenêtre... On a une petite robe de jaconas l'été, une petite robe de stoff l'hiver, un petit bonnet de linge en toutes saisons... Tout ce qu'on a est petit... une grande grisette, ça ne se fait pas... On va porter son ouvrage dans un foulard...

— Mais, dis-je, pour porter son ouvrage, il faut travailler.

Elle tourna sur moi son regard ébahi.

— Alors, fit-elle, on ne peut pas mettre n'importe quoi dans son foulard?...

— Ah! si fait... je n'avais pas songé à cela.

— Vous ne songez pas à grand'chose, ma vieille Suzanne, me dit-elle un peu aigrement. Puisque je vous dis que j'ai lu tous les romans de Paul de Kock, laissez-moi donc parler!... En reportant son ouvrage, on rencontre sur le boulevard du Temple un monsieur comme il faut qui vous prie d'accepter son bras. On refuse avec indignation. Il insiste. On lui dit: Passez le vôtre! Il voit bien qu'il n'a pas affaire à la première venue et tire sa montre pour faire voir qu'il en a une en or et la chaîne... On presse le pas. Il fait la petite voix et propose quelque chose chez Deffieux ou au Cadran-Bleu... Je t'en souhaite!... On passe derrière lui; on traverse; il vous suit... — Monsieur, vous me prenez pour une autre!... — Ah! mademoiselle!... — Je vous prie de me laisser en repos! — Ah! mademoiselle!... — C'est indigne d'insulter des jeunes personnes honnêtes!... — Ah! mademoiselle!...

— Eh bien! il est spirituel, votre monsieur comme il faut! m'écriai-je.

— Bête! fit Ninette avec abandon: ce n'est pas celui-là qu'on aime!

— Ah!... Qui aime-t-on?

— Le tout jeune qu'on rencontre au Prado ou à la Chaumière.

— Et celui-là? le monsieur du Boulevard?...

— C'est pour les meubles.

Ma figure dut se rembrunir, car je vis Ninette pincer les lèvres, tandis qu'elle ajoutait:

— Il ne faut donc pas se meubler?

CHAPIRTE III.

Les propos d'Adolphe Pépin et d'Hercule Caramblot.

Et pourtant cette pauvre petite Ninette, grisette surnuméraire, malgré son oeil fripon et son nez éveillé, n'avait encore pêché que par lecture. Sans les livres, c'eût été l'innocence même. Elle avait des côtés de candeur qui me la faisaient aimer.

Certes, il n'y avait point à espérer qu'elle pût faire trois pas seulement dans cet océan parisien sans s'y noyer. Elle ne demandait pas mieux. Elle venait pour cela.

Mais elle était, au fond, d'une parfaite innocence. Le vice ne l'avait point encore touchée. Elle allait entrer dans cette vie dévergondée qu'elle connaissait théoriquement par esprit d'imitation et comme elle avait fumé sa première cigarette, en faisant la grimace.

Sur vingt grisettes, — et je ne parle pas ici des jeunes ouvrières qu'on a tarées de ce mot, — il y en a quinze qui viennent ainsi sans savoir, attirées de loin par les sornettes imprimées.

Je conçois en vérité la haine de certains esprits étroitement et rigoureusement honnêtes contre la haute invention de Gutemberg.

Mais, du temps de Gutemberg, les petites filles de Bourbon-Vendée ne savaient pas lire.

Ninette me conta son histoire. Il y avait à Bourbon-Vendée un honnête garçon qui la recherchait en mariage. — Mais ce mot de mariage la faisait rire.

Et puis, son promis n'avait pas de moustaches.

Pour comble, il était charcutier.

Le temps de la jeunesse
Est le temps des amours....

Toujours notre air. Ninette aurait mieux aimé s'asphyxier à l'aide du charbon que d'épouser un charcutier.

On s'asphyxie dans les livres. Mais il n'y a pas un seul roman de Paul de Kock où l'on épouse un charcutier.

Le Prado, la Chaumière, la Chartreuse, l'Elysée, Montmartre; voilà la vie. Met-on les fleurs à la cave? Quand on a dansé dix ans, il est temps de s'établir.

J'avoue que l'idée me vint de prêcher un peu mon amie Ninette, mais je ne fus pas bien reçue. J'arrivais de Pontoise; je voulais en remontrer à maman!

Elle me prouva clair comme le jour que je n'y entendais rien du tout.

— Je ne vous force pas, moi, s'écria-t-elle; liberté, libertas!... Vous irez à votre gré et moi au mien... et nous verrons laquelle des deux fera le mieux son affaire!

Nous arrivions au pavé d'Angers. Ma compagne fit un peu de toilette et eut l'obligeance de donner un coup à ma coiffure.

— Vous êtes tout de même gentille, me dit-elle; ça va bien d'être pâle... A Paris, moi, j'achèterai quelque chose chez le pharmacien pour m'ôter mes couleurs.

A Angers, nous dînâmes ensemble. Elle but sa bouteille de vin pour faire la crâne, et prit deux petits verres d'eau-de-vie après son café. Chaque petit verre lui coûta une larme.

Après le dîner, elle eut le mal de mer.

Les mauvaises habitudes sont généralement, pour nous autres femmes, plus difficiles à prendre que les bonnes.

Mais nous sommes courageuses. Cela ne nous arrête point.

Ninette était d'humeur détestable quand nous montâmes dans la grande diligence allant de Nantes à Angers. Nous avions les deux premières places d'intérieur.

Au premier moment, nous crûmes que nous serions en ore seules et je m'en réjouissais; mais à l'instantcoù le postillon rassemblait les guides, deux messieurs qui se promenaient en fumant leurs cigares dans la cour des messageries se firent ouvrir la portière et montèrent en habitués, sans se tenir aux portans.

Ninette fut ranimée comme par enchantement.

— Ce sont des gens bien, me dit-elle tout bas.

Ces messieurs pouvaient être en effet des gens très bien, mais leur aspect produisit sur moi un singulier effet. En voyant certaines parures à certaines femmes, je me suis dit souvent: c'est trop beau pour être vrai.

Ici, je ressentais quelque chose d'analogue.

Non pas que ces messieurs fussent trop beaux. Ils étaient laids tous les deux, mais il y avait dans leur extérieur je ne sais quelle affectation d'aisance et de richesse. Manteaux cossus, redingotes à colets de fourrure et par-dessus la fourrure, cachemirs bariolés servant de cache-nez; casquettes bizarres, gilets voyans, pantalons écossais, bottes vernies, chaînes d'or luxuriantes supportant d'énormes faisceaux de breloques.

Ninette regardait tout cela d'un air sournois.

Moi je me souvins d'avoir entendu parler en riant de ce vivant ornement des grandes routes qu'on appelle les commis-voyageurs.

Nos deux gens bien devaient être des commis-voyageurs.

Si leurs costumes se ressemblaient par la surabondance des matières et le luxe un peu ridicule des accessoires, leurs figures étaient totalement dissemblables.

Le plus grand, je sus leurs noms tout de suite et dès les premiers mots qu'ils s'adressèrent; le plus grand était une espèce de Léon, plus vilain que le vrai Léon le musiquet, — un blond, fade, niais, et se donnant néanmoins des manières dégagées.

Il s'appelait Adolphe Pépin.

Le plus petit, tête méridionale, avait une figure bronzée et taillée à coups de hache. Les traits de son visage eussent pu convenir à un homme de six pieds.

Son nom était Hercule Caramblot (de Cognac).

Son accent lui donnait hautement le droit d'établir cette parenthèse.

Ils s'assirent en face de nous et touchèrent leurs casquettes fort poliment, après quoi, Hercule Caramblot, qui paraissait être le chef de la communauté, nous demanda si la fumée du tabac nous incommodait.

J'ouvris la bouche pour répondre négativement, lorsque Mlle Ninette s'écria sur un mode indigné:

— Ces messieurs ne sont pas dans un estaminet!

Je la regardai d'un air surpris, faisant réflexion qu'elle avait dans sa poche tout ce qu'il fallait pour leur tenir compagnie.

Mais elle se pencha vers moi et me dit, continuant son rôle d'institutrice:

— Faut toujours commencer par bourrer les messieurs.

L'expérience m'a prouvé par la suite que du moins en ceci Ninette pouvait avoir raison.

Nos deux richards cessèrent de fumer aussitôt; mais, au lieu de jeter leurs cigares par les portières, ils les laissèrent s'éteindre; après quoi, ils les mirent dans de très beaux étuis qu'ils avaient.

C'était de l'opulence économe.

— Tu as toujours ton tilbury là-bas, Caramblot? demanda le grand blond en s'étalant dans son coin.

— Si, signor, répondit le basané; mais je vais acheter un tandem.

— Moi, j'ai vendu Bébelle, reprit Adolphe Pépin, le blond; te souviens-tu de Bébelle?

— Yes, sir... une rosse.

— Par exemple...

— Veux-tu que je te dise que c'était une superbe bête... ça va!

— Toujours farceur, ce gredin de Caramblot!

— Ya, meinherr!

Ils se turent et nous regardèrent du coin de l'oeil pour voir quel effet avait produit sur nous ce brillant dialogue.

Je fermais les yeux à demi. Ninette chantonnait entre ses dents et faisait aller ses doigts sur sa robe pour faire croire qu'elle regrettait un piano absent.

J'ai vu des jeunes gens qui se servaient ainsi de leurs cannes pour donner à penser qu'ils savaient jouer de la clarinette.

La vanité se place bizarrement et a recours à d'étranges subterfuges.

Il y a une règle générale. Les demoiselles qui font des gammes et des arpèges sur leurs robes ne savent jamais une note de musique.

Ceci peut servir aux jeunes princes à marier qui cherchent en vain des bergères, vierges de tout talent naissant et fâcheux sur le piano.

Mais, tout en faisant aller maladroitement ses mains un peu rouges, Ninette écoutait attentivement.

Hercule Caramblot reprit avec son accent gascon à casser les vitres.

— La petite baronne court tojuours après toi, Adolphe?

— Parbleu! répondit le grand blond.
— Moi, je me suis débarrassé de Célanire.
— Amiablement.
— Yes, sir.
— Et facilement?
— Oh! fit Caramblot en remontant ses cols de chemise; no, senor, no!
— Et ton mariage?
— Est-ce que ces dames me laisseraient me marier?
— Tu t'abonnes donc à rester garçon?
— Ya, meinherr.
— Nouvelle pause.

Il faut que je dise au lecteur avec qui j'ai été jusqu'à présent fort modeste, que mon éducation avait été portée assez loin par Irène. Je savais quatre langues dont Hercule Caramblot vient de nous donner un fort léger échantillon. Je parlais avec une certaine facilité l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Il n'en était pas de même de ma pauvre Ninette à qui les quatre „oui, monsieur" du savant Hercule inspirèrent incontinent un prodigieux respect.

Elle toussa, disposa les plis de sa robe en minaudant, et me dit avec une voix que je ne lui connaissais pas:

— Le paysage est enchanteur de ces côtés-ci, pas vrai, mademoiselle Suzanne?

J'approuvai d'un signe de tête seulement.

Nos deux gens bien échangèrent un regard.

— Et ça va-t-il, dans le Midi? reprit Adolphe.

— Yes, sir, répondit Hercule; ça va partout quand je m'en mêle.

— Combien as-tu fait le mois dernier?

— Cinquante mille d'affaires... cinq mille de commission... au comptant.

— Pas mal!

— Ce mois-ci, je ferai le double.

— A Paris?

— Si, signor.

Le blond mit sa large main sur la cuisse du brun.

— Blagueur! fit-il; satané blagueur!

— Le mois d'après, poursuivit imperturbablement Caramblot, je ferai le triple; c'est réglé; j'ai des affaires à terme... Mais je ne te force pas de me croire, mon pauvre Pépin; on ne croit plus aux moissons de la Beauce, quand on voyage dans les landes de Bordeaux.

— Est-ce que je t'ai demandé de l'argent à emprunter, dis donc? fit Adolphe, à qui la comparaison déplut fort. Je suis, Dieu merci, assez bien calé comme ça!

Il frappa sur son gousset dont le son fit tressaillir amoureusement Ninette.

— La maison Brichard et Turpied, poursuivit Adolphe en s'animant, articles Paris, tabletterie, nécessaires, gaînerie et commission, est en aussi bonne odeur que toi sur la route de Tours à Nantes, entends-tu, mons Caramblot?

— Si, signor, répliqua celui-ci froidement; j'entends que tu es toujours aussi stupide que par le passé!

— Vous dites?... gronda le grand blond.

— Allons, la paix! fit Hercule; prends-tu ton air méchant parce que nous sommes devant des

dames? Je me moque de la maison Brichard et Turpied comme de Colin Tampon! Elle ne m'a jamais acheté un tierçon de vin, la maison Brichard et Turpied, jamais un panier d'eau-de-vie! Et je dis que tu es stupide, parce que, pour la moindre des commandes, moi qui suis bon enfant, je t'aurais fait faire cent mille francs d'affaires dans un endroit que je connais bien.

— Y passons-nous? demanda Pépin.

— Nix! répliqua Hercule en une langue qui m'était pour le coup inconnue.

— Cent mille francs d'affaires?

— Pour le moins... Une localité de dix mille âmes, servie par les Bertherin de la rue Grenétat.

— Des achocres!

— A vingt pour cent au-dessus de vos prix courans.

— Tu connais ça, toi, Caramblot?

— Si, signor.

— Ta parole?

— Ya, meinherr.

— Eh bien! je te commande une pièce d'eau-de-vie, vieux Cognac, de la part de Brichard et Turpied.

— Ce n'est pas assez, mon bon.

— Une feuillette de Château-Margaux.

— Quelle année?

— 1828... Non, 1827.

— Et avec ça?

— Mais il me semble...

— Ce n'est pas assez, interrompit gravement Hercule Caramblot, qui prit son portefeuille dans sa poche. J'attends vos ordres, mon bourgeois.

— Deux pièces de vin ordinaire, bon Médoc, 1832.

— Et avec ça! demanda Hercule qui inscrivait à mesure.

— C'est tout, que diable!... Ça ne tiendra pas dans la cave.

— J'ajoute, dit Caramblot, une velte de rhum Jamaïque et trois paniers de sauterne.

— Allons, soit! dit Pépin; où est la localité?

— Voilà pour la maison Brichard et Turpied, fit Hercule. Maintenant pour vous, mon cher seigneur.

— Pour moi?... Est-ce que tu es fou, Caramblot?... Je dîne au restaurant...

— Mauvais pour l'estomac... J'ajoute deux paniers de cent sept ans... une barrique de vieux Médoc et trois caisses de Lunel-Frontignan, pour les dames.

Il ferma son portefeuille et prononça avec un geste que je me déclare incapable de décrire:

— Enfoncé le pékin!

— La localité?... demanda Adolphe.

— Enfoncé le pékin! répéta Caramblot; j'ai des témoins et j'ai facture!

— Mais la localité?...

— Saint Malo, dans le département d'Ille-et-Vilaine, répondit Caramblot d'un ton professoral, autrefois Macloviopolis, défendue par un château et des forts, grand et célèbre mouillage, très sûr, très fréquenté, et de difficile accès à cause des rochers qui l'entourent, chef-lieu de sous-préfecture, tribunal de première instance, place forte de 3e classe, administration maritime, 10,800 habitans,

sans compter la population flottante. Grand commerce avec l'intérieur en bonneteries, fil, laine, coton, poissons salés, sardines. Patrie de Jacques Cartier, qui découvrit le Canada en 1534...

— Ah ça! fit Adolphe, tu n'as pas encore fini?

— No, senor... patrie de Dugay-Trouin, de Trublet, de Maupertuis, de Labourdonnaye...

— Est-ce que tu te moquerais de moi, Caramblot?

Celui-ci ôta cérémonieusement sa casquette, et répondit:

— Si, signor!

CHAPITRE IV.

Où l'on fait connaissance.

Ce Caramblot était vraiment un assez drôle de corps. Il avait l'air bon diable, et je ne m'ennuyais pas à entendre son bavardage. Mais une personne enchantée, c'était mon amie Ninette.

Elle riait depuis trois minutes à gorge déployée et se tenait les côtes à deux mains.

Caramblot, content de son effet, donna un grand coup sur le ventre de Pépin, et lui dit en se recoiffant:

— Défendu de rire avec papa, ma poule!.... Nous ne sommes pas de force...; badinons avec prudence. Si je veux, je parie que ces demoiselles témoigneront en ma faveur!

— Ah! pour ça oui! s'écria Ninette, vous êtes trop farceur aussi!... oh! quel farceur!

Adolphe Pépin faisait triste figure. Il remontait son col tant qu'il pouvait.

Caramblot m'adressa un salut tout aimable.

— Et mademoiselle ne répond pas? dit-il.

— *Ella scusi*, répliquai-je en italien; *Io non l'ho compreso.*

— Ah!... fit Caramblot. Diable!

Adolphe se mit à rire.

— *Excuse me*, continuai-je en anglais; *I not have....*

— Comprends pas! avoua le polygl otte Hercule.

— *Habla quiza V. M.*, poursuivis-je en espagnol; *con mas gran facilidad, et aleman?...*

— Je ne comprends rien du tout, ma belle demoiselle, s'écria Caramblot en riant, excepté *you speak english?* et *how do you do?....*

— En fait-elle des embarras! dit Ninette jalouse; elle parle aussi bien français comme moi!

— Alors, je lui en fais mon compliment, repartit Hercule qui salua gravement ma compagne.

— C'est égal, si signor, reprit Adolphe, tu as en ton compte!

Hercule Caramblot voulut bien en convenir. La glace était rompue. La conversation devint générale et Ninette put montrer combien Dieu l'avait douée richement du côté de l'éloquence.

Cet Hercule était véritablement un superbe échantillon de cette jeune noblesse marchande qui remplace avec tant d'avantage l'ancienne chevalerie errante.

Il avait tous les talens que nécessite l'emploi. Il savait imiter parfaitement l'explosion du bouchon tiré avec force et le glouglou de la bouteille au moment où le vin coule dans le verre.

Pépin rendait assez bien le bruit de la scie, mais il échouait à produire le son des deux morceaux de bois qui tombent en se séparant.

C'était un *voyageur* de bonne troisième force.

Il y avait cependant une scène dramatique, où il excellait.

Un chat et une chatte se font des aveux d'amour, un soir, à la fin de février: duo. — Au moment où l'entretien est le plus intéressant, survient un second matou trouble-fête; combat acharné, désespoir de la chatte: trio. — Tout à coup, le chien de garde rompt sa chaîne et s'élance au milieu de la mêlée; tohubohu général, rage, coups de dents et de griffes, musique insensée: quatuor final.

Adolphe excellait à rendre les différens sentimens qui agitaient les acteurs de cette tragédie. La fin, surtout, faisait dresser les cheveux.

— Sont-ils farceurs! disait Ninette extasiée; — je ne m'ai jamais tant amusée!

Cependant, il devait nous être donné d'assister à quelque chose d'encore plus intéressant: un combat de générosité entre nos deux amis.

— Tu sais, dit Caramblot, qu'on ne se fait pas entre vieilles... Je te rends ta commission.

— Je n'en veux pas, répondit Adolphe, c'est inscrit... Je ne veux pas de grâce.

— Tu refuses mes bienfaits!...

— Avec plaisir.... Vois-tu, Caramblot, je paie quand on m'amuse.... et ça m'a joliment amusé, la leçon en quatre langues qu'on vient de te donner.

— Versez! dit Hercule.

Puis il ajouta, en imitant la basse-taille du garçon de la Rotonde, au Palais-Royal:

— Boum!... La commande est régularisée!

Après quoi, il tira son portefeuille de sa poche pour la seconde fois.

— As-tu cru, faible Adolphe, lui dit-il, que tu me surpasserais en magnificence?... Tombe à mes pieds, blaireau; je vais faire ton bonheur!

Il ouvrit son carnet, qu'il mit sous les yeux du grand blond. Celui-ci frotta ses yeux éblouis.

Caramblot venait de Bretagne; il avait *fait,* en s'amusant, pour la maison Brichard et Turpied. Il y avait sur son carnet une splendide liste de commandes.

Pépin, attendri, ne put que lui serrer la main.

A Saumur, où nous nous arrêtâmes pour dîner, Pépin paya, ma foi, deux bouteilles de champagne.

Hercule fit tourner son assiette sur la pointe de son couteau. Hercule força le même verre de champagne à mousser jusqu'à douze fois en frappant dessus avec le creux de sa main.

Adolphe coupa un bouchon en deux d'un coup de doigt et cassa une noisette avec son index.

Mais Hercule exécuta une souris avec une amande et cinq queues de raisin sec.

Ninette cassa une assiette et deux verres en voulant imiter Caramblot. Heureuse Ninette! combien ses premiers pas dans la vie étaient agréables!

Le conducteur, comblé de petits verres, nous donna le temps de dîner.

Je remarquai qu'Adolphe et Hercule, au mi-

lieu même de leurs prodigalités folles, fourrèrent dans leurs poches le sucre qui restait du café.

En rentrant dans la diligence, on était d'une gaîté charmante.

Ninette dit qu'elle avait lu les romans de Paul de Kock; on l'en félicita.

Mais mon exhibition de langues vivantes avait produit le plus grand effet.

Bien que je me tinsse sur la réserve, et que Ninette, au contraire, se jetât très franchement à la tête de nos deux jeunes seigneurs, tout le succès était pour moi. Chaque fois que Caramblot faisait quelque aimable tour de force, son regard de Cognac, brillant comme une chandelle, me demandait mon approbation.

Adolphe Pépin, ayant imité avec un certain succès un dialogue intime entre poule et coq, eut la politesse de me dire:

— Je changerais bien mes talens contre ceux de mademoiselle.

— Pas dégoûté! fit Caramblot, combien donnes-tu de retour?

Adolphe, profitant du moment, où Hercule ne le voyait pas, mit sa main sur son coeur.

Certes, les chevaliers dont je parlais tout-à-l'heure n'auraient point trouvé une manière plus délicate d'exprimer leur flamme.

Caramblot reprit:

— A la maison de Cognac, un jeune homme qui parlerait ainsi quatre langues serait bien sûr d'être intéressé!

— Chez Brichard et Turpied aussi! appuya Adolphe; le chef de correspondance n'en sait que deux!

— Et il est grêlé! ajouta Hercule.

Ninette pinçait les lèvres; elle avait pris un air dédaigneux.

— Vous n'êtes plus drôles, dit-elle.

Puis elle entonna de sa voix un peu aigre, sur l'air omnibus:

Moi, je suis grisette,
Il est ici bas....

Caramblot acheva:

Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas!

— A la bonne heure! s'écria Ninette, vive la joie!... Les femmes, c'est fait pour s'amuser et pas pour la correspondance.

En même temps, et sans y penser peut-être, elle tira de sa poche sa blague avec son papier à cigarettes.

Si elle avait médité ce coup de théâtre, je dirais que Ninette était une grande comédienne.

Souvenez-vous qu'elle avait empêché Pépin et Caramblot de fumer depuis le matin.

Ils se regardèrent.

— Hein?... fit Hercule.

— Qu'en dis-tu? repartit Adolphe, elle est bonne?...

— Elle est sublime! prononça gravement Caramblot.

Ninette avait d'abord fait un geste pour cacher ses ustensiles imprudemment exhibés. Mais elle était femme, en définitive. Un coup-d'oeil lui suffit pour deviner ce succès inespéré.

Elle étala vaillamment son petit arsenal et se mit à rouler une cigarette en disant d'un air malin:

— Pour peu que l'odeur du tabac n'incommode pas la compagnie...

— Bravo! fit Adolphe en battant des mains.

— Bravissimo! enchérit Hercule; ça vaut six langues étrangères... On vous retient, jeunesse!

Adolphe me lança un regard qui voulait dire bien des choses.

Ninette ayant allumé, ces messieurs atteignirent leurs boîtes à cigares, et je fus bientôt au milieu d'un nuage de fumée.

Je mis la tête à la portière, Caramblot profita de ce moment pour dire bas à Ninette:

— C'est votre amie?

— Connais pas! répondit Ninette.

— Ça m'aurait étonné qu'il en fût autrement, dit mon Adolphe avec un peu de sécheresse.

— C'est un coeur! murmura Hercule.

— J'ai vu mieux! répliqua encore Ninette. Voyez-moi ça! Je sais fumer par le nez!

Je crois bien que l'heureux Caramblot lui prit le menton, car elle se mit à rire.

— Avant quinze jours, dit-il, je veux que ça flambe comme une demi-douzaine de duchesses!

— Je sais chanter, reprit Ninette qui voulait chauffer son succès, — tenez:

Mon père est à Paris,
Ma mère est à Versailles....

— La paix! s'écria Hercule; — trop de talent nuit.

— Je sais aussi danser le cancan...

— La paix, vayadioux !...

— Ce n'est donc pas gentil, ça? demanda naïvement Ninette.

— Dans le monde comme il faut où l'on va vous introduire, Malvina, repartit Hercule, on ne chante faux que sous la table et l'on danse la mazagran sans le dire... Je vous prends sous ma protection spéciale.... J'effacerai de votre jeune coeur les tendances troubadoures et bêtasses que la lecture assidue des classiques y a fait germer...

— Mais je n'ai jamais lu que les romans de M. Paul de Kock.

— La paix! au nom de vos aïeux!... Nous vous formerons... nous vous polirons, diamant brut...

— Ah ça! s'écria Ninette, pas de gros mots, dites donc!

Caramblot pinça la rotule d'Adolphe, qui alla donner de la tête contre le dessus de la diligence.

— Invite la tienne à souper pour demain soir, dit-il; la mienne est faite... n'est-ce pas, Malvina?

— Je m'appelle Ninette...

— Ça m'est bien égal! riposta Caramblot.

Puis étendant les deux mains au dessus de la tête de Ninette:

— De même que tous les rois de l'antique Egypte s'appelaient Pharaon, déclama-t-il; de même, toutes mesdames Caramblot se nomment Malvina... C'est connu sur la place... Et quand on sort des mains d'Hercule, on peut se présenter partout... Demandez à Pépin.

Pépin donna son témoignage.

Hercule se renversa dans son coin et dit:

— Malvina XVII est dégommée: vous êtes Mal-

vina XVIII!... J'espère que par votre application et votre conduite, vous vous rendrez digne de cette chance... Vous avez la parole!

— Merci de votre honnêteté, balbutia Ninette, toute interdite, — ça n'est pas de refus.

— Versez, dit Adolphe.

— Boum!.... fit Hercule; — régularisée, la commande'

CHAPITRE V.

Où l'on raconte quelques prouesses des jeunes chevaliers errans du courtage.

Ainsi fut scellé le noeud qui unit Hercule Caramblot à Ninette.

Adolphe Pépin n'osa même pas me faire l'offre de son coeur. De temps en temps, il exécutait bien quelques signes de timide télégraphie; mais cela ne prenait point.

— Ça vous aurait mieux été d'avoir le mien? me dit Ninette, abusant de son triomphe.

J'affirme pourtant que je ne lui enviais pas son Hercule.

Ce n'est pas qu'il fût méprisable. Je ne m'ennuyai point pendant ce long voyage et je lui en rapporte toute l'obligation; — mais je n'étais pas disponible.

C'était le lendemain matin. La diligence roulait sur la route d'Orléans à Paris. Depuis Angers, nous avions déjà fait plus de soixante lieues. Caramblot venait d'entreprendre le siége de ma froideur au profit de son ami et collègue le blond Adolphe.

Il me traçait avec son éloquence gasconne le tableau des joies un peu échevelées qui servent de délassement aux travaux diplomatiques des jeunes chargés d'affaires du commerce.

Cela ne plut pas à Ninette, qui dit:

— D'abord je ne veux pas qu'on parle aux autres!

— Modérez votre courroux, Malvina XVIII, lui répondit Hercule; je vous suis fidèle jusqu'à l'abnégation... Mais c'est que votre entretien n'est pas suffisamment varié.

J'en sais pourtant, de ces histoires! s'écria Ninette; M. Brisson m'en a assez conté!

— Ah! fit Hercule; il y avait un Brisson!

— Je demande une histoire de Brisson, dit Adolphe.

Ninette se recueillit.

— Il y avait donc un marquis ou comte qui avait la barbe rousse, dit-elle; vous allez voir comme c'est cocasse; le jardinier n'avait pas de barbe du tout...

— Mais oui, interrompit Hercule; ça m'intéresse, ce récit.

— Chut! chut! fit Adolphe; le début promet.

— Le jardinier n'avait donc point de barbe, reprit Ninette, dont la mémoire travaillait; vous ai-je dit que le monsieur avait la barbe rousse?

— Oui, Malvina, oui.

— Eh bien! voilà le drôle de la chose... Comme le jardinier n'avait point de barbe, le monsieur lui dit un jour: pourquoi donc que vous n'en avez pas? de la barbe, s'entend... Vous allez voir ce que répondit le jardinier.

Hercule se rapprocha pour écouter mieux.

— Je grille d'entendre la fin, moi, dit Adolphe.

— Le jardinier répondit, poursuivit Ninette, qui prit son air malicieux... Mais faut pas oublier que le monsieur avait la barbe rousse.

— C'est convenu, Malvina.

— Le jardinier répondit donc: Le jour ou on faisait la distribution des barbes, j'arrivai quand il n'y avait plus que des rousses.... alors je m'en fus.

Adolphe applaudit à tour de bras.

— Vous comprenez bien? reprit Ninette, c'est à cause que le monsieur l'avait rousse.

— La barbe, ajouta Hercule; oui, nous comprenons très bien.

— Mais souvenez-vous de ceci, Malvina XVIII, s'interrompit-il tout-à-coup; il vous est interdit sous les peines les plus sévères de raconter jamais les histoires de cet idiot de Brisson!

— Parce que vous êtes jaloux, dit Ninette enchantée; mais ce ne serait pas encore mademoiselle, avec ses quatre langues, qui raconterais les histoire comme moi!

— Oh! certes! approuva mon Pépin.

— Si nous leur narrions deux ou trois enfoncemens majeurs pour les divertir, ces mignonnes? dit Hercule.

— Narre, répliqua Pépin, c'est ton affaire.

Hercule me salua et dit plus sérieusement:

— Si je ne craignais d'ennuyer mademoiselle...

Il était un peu comme ces chanteurs qui se font prier après avoir mis eux-mêmes la musique sur le tapis.

— Je suis très curieuse de vous entendre, monsieur, lui dis-je.

— C'est une profession trop peu connue, commença aussitôt Caramblot; on se moque de nous: c'est bien; mais nous faisons payer la moquerie comptant: est-ce que ce n'est pas mieux?... Moi, je dis que pour entrer dans telle maison gardée par un chien, par un concierge et par un valet de chambre, hargneux tous les trois, il faut plus de diplomatie que pour signer n'importe quel protocole... Je vas vous dire comment j'ai débuté dans les liquides à Paris... Ce n'est pas si drôle que l'histoire de Brisson, mais enfin, chacun fait ce qu'il peut... Je représentais à la fois Ader et Ce, de Cognac, et MM. Malteste frères, de Bordeaux... Au café du Pont-Marie, où l'on se réunit en sortant de l'Entrepôt, j'entendis parler, dès le premier jour, de M. Moynier, maître de l'un des plus grands restaurans et du plus vaste hôtel de Paris. Ce brave homme avait pris en grippe les représentans du commerce et prétendait qu'il voulait traiter directement avec les producteurs. En attendant, il laissait se vider ses caves magnifiques. On disait que pour les remplir désormais, il lui faudrait une fourniture de plus de cent mille francs.

Jolie affaire pour un commençant!

Les courtiers rôdaient autour de lui comme les abeilles autour des fleurs.

Il y en avait qui se ruinaient à dîner chez lui pour faire sa connaissance. Mais il sentait le courtier d'une lieue. Impossible de l'approcher seulement.

— Vayadioux! dis-je en prenant ma place à

table parmi les courtiers qui me regardèrent du haut en bas; — je gage cinquante louis que je fais l'affaire avant huit jours!

— Qui est celui-là? demanda-t-on.

Je répondis moi-même:

— Je suis Caramblot, de Cognac, et vous verrez bientôt que j'en vaux un autre.

Mon pari de cinquante louis fut réduit au dixième, et accepté.

— Tiens! s'interrompit ici Hercule en s'adressant à Adolphe, ce fut cette bagasse de Mialet qui tint... et en sortant, il me dit: Mon bon, je vais de ce pas prévenir votre future pratique.

— Eh donc! répondis-je; allez... et ne vous arrêtez que chez le diable!

En attendant, ils se moquaient tous de moi tant qu'ils pouvaient.

— Eh donc! rira bien qui rira le dernier!

Je sortis et m'en allai flâner du côté du restaurant de M. Moynier. Une demi-heure après, j'appris que c'était un gros bonhomme avec une jeune femme assez gentille et un amour de petit garçon qui avait quatre ans.

C'était assez pour un jour. Je descendis souper avec Malvina Ire, une belle brune que j'ai mariée depuis avec un huissier.

Elle le bat comme plâtre, mais pas assez.

Après souper, je rentrai chez moi et je fis un punch.

C'est ma manière de travailler.

A minuit, mon punch était bu et j'avais ma mécanique.

— Mon bon, dis-je le lendemain matin au

petit Claveaux, qui n'était encore que caporal de voltigeurs, je veux te donner dix francs et une maîtresse... Viens manger les huîtres.

Nous mangeâmes les huîtres.

A deux heures, nous nous séparâmes à la porte des Tuileries.

Mettez un caporal de voltigeurs en face d'une bonne d'enfans: voilà un ménage!

J'avais montré de loin à mon Claveaux une forte Normande qui était la bonne du petit Moynier. Vayadioux! il mit dans le noir du premier coup. Au bout de dix minutes, la Normande et lui étaient cousins.

J'avais de bons petits gâteaux dans mes poches. Un amour de gamin que ce petit Moynier!

Il aimait les gâteaux presque autant que les Picardes aiment les caporaux de voltigeurs...

— C'est joli, ça fit observer Ninette; on dirait un roman de Paul de Kock.

— Si j'avais voulu faire cet article-là, répliqua Caramblot, j'aurais enfoncé tous les olibrius de la chose!... Mais c'est un métier de gueux... Je donnai mes gâteaux au petit Moynier. Il ne voulut plus me quitter.

Moi, je me disais: Est-il possible que ce marmot soit l'héritier d'aussi belles caves!

A quatre heures, la Bourguignonne causait toujours avec mon Claveaux. A cinq heures, elle courait dans le jardin éplorée, échevelée et criant comme toute une volée d'oies.

A six heures, Mme Moynier était en syncope.

La bonne était revenue sans le petit...

— Oh! monsieur! fis-je avec indignation.

— Espérez! me dit Caramblot. Je ne les fis pas attendre. J'avais peur que le bonhomme, qui était puissant, n'eût un mauvais coup d'apoplexie.

Ah! voilà un moment bien doux que celui où l'on rend un fils unique à des parens dans l'affliction! J'ai encore les yeux mouillés de larmes en songeant à la joie de la respectable famille! Vayadioux! je fus embrassé par tout le monde, y compris la Berrichonne, qui sentait encore le cassis que [illegible] Claveaux lui avait payé

Pas moyen de s'en aller, non! Il fallut rester à dîner. Pendant tout le dîner, on raconta des histoires d'enfans perdus. Le père Moynier me donna de son meilleur, et je bus sec pour creuser d'autant sa cave.

On ne me laissa partir qu'à minuit, et encore, on garda mon adresse:

„M. Hercule, rue des Bons-Enfans, 24.“

S'il y avait eu une fille nubile dans la maison, on me la jetait à la figure.

Dès le lendemain, le bon gros Moynier était chez moi. Il me pressa tant que je fus obligé de lui dire que j'étais dans les vins. Je crus qu'il allait danser la Robert-Macaire autour de ma table.

Il me proposa sa fourniture, mais cela me blessa au vif. Je ne suis pas homme à recevoir le prix d'une bonne action, non!

Je crois qu'il se mit à mes genoux, sans cela, je n'aurais pas accepté.

Il me parla, je m'en souviens bien, d'un certain Caramblot, de Cognac, qui avait parié de lui soulever sa commande.

— Mon bon monsieur Hercule, ajouta-t-il, voilà un Caramblot qui aura le nez long!

J'eus dix mille francs de commission, j'eus les cent francs de gageure au Pont-Marie, et je passai colonel avant d'avoir été soldat!...

C'est l'accent d'Hercule qu'il faudrait rendre.

— Et la Picarde? demanda Ninette, continua-t-elle avec le caporal de voltigeurs?

— Ah! Pécaïre! fit Hercule, je ne te marierai jamais avec un huissier!... A toi, Adolphe!

Adolphe raconta je ne sais quoi.

Ninette était sur les épines.

— Moi aussi, j'en ai fait de bons tours! s'écria-t-elle; c'était Brisson qui me prêtait Paul de Kock... Quand ma tante, qui ne savait pas lire, me demandait: Que fais-tu donc là, Ninoche? Je répondais: J'étudie mon catéchisme.

Elle se mit à rire toute seule à gorge déployée.

— Malvina XVIII ne durera pas longtemps! murmura mon Pépin.

— Une autre histoire, dis-je, ça fait passer le temps.

— Il y en a des milliers, répondit Hercule; mais c'est toujours à peu près la même chose, parce que le but ne change jamais: enfoncer la pratique; on ne sort pas de là.

— Cette expression, s'interrompit-il d'un ton digne, n'emporte avec soi aucune idée d'improbité. Elle ne signifie pas tromper, comme dans le langage vulgaire. C'est un mot technique, qui veut dire purement et simplement; vendre à ceux qui ne veulent pas acheter.

J'ai souvent réfléchi depuis à cette définition du fort Caramblot.

„Vendre à ceux qui ne veulent pas acheter."

N'est-ce pas là toute la vie dans la société telle qu'elle est?

Avocats, médecins, littérateurs, artistes, hommes politiques, — nations, — faisons-nous autre chose que cela?

Notre vie humaine n'est-elle pas une lutte perpétuelle et nécessaire entre l'offre et les refus?

Le commis-voyageur est seulement l'expression la plus naïve de cette loi de misère.

Il est patenté pour *faire l'article.* Ceux qui rient de lui *font l'article* sans patente.

— Il y a le pompier, reprit Caramblot, qui pourrait bien être utile aux compagnies d'assurances. J'ai fait l'incendie avant d'entrer dans les liquides. Ça n'allait pas mal. J'avais cinq pompiers... mais ils buvaient trop mes bénéfices.

Un bon pompier qui ne serait pas ivrogne pourrait rapporter mille écus tous les ans.

Presque tous les pompiers ont un état. Il s'agit de choisir ceux que leur état rapproche de la matière assurable.

Le pompier, bien placé pour cela, doit agir sur l'assuré futur comme la scie sur le bois. C'est un travail de patience.

Tout de suite après avoir dit: bonjour, comment vous portez-vous? il doit entamer l'article:

— L'incendie donne. Nous avons travaillé quatre fois cette semaine... Ce n'est rien, le feu: c'est la douleur des pauvres familles incendiées... Ce négociant de la rue du Mail: cent cinquante

mille francs de marchandises... ruiné à plat!... sur la paille avec une femme et trois petits enfans... Et dire qu'il y a des gens assez imprudens pour ne pas se faire assurer!

Voilà le début. — On passe à ceci:

— Bonne maison, chez vous... fiers murs... ça ne doit pas vous coûter cher, l'assurance?... Et pourtant, si le feu prenait, par malheur (que Dieu vous en préserve!), ça irait vite et loin, parce que le jeu des pompes serait malaisé dans votre rue...

Troisième attaque en mettant la médaille à revers:

— La semaine passée, chez ce marchand de tapis, à la bonne heure! Rien de sauvé! Un brûlis épouvantable! Mais la compagnie est venue le lendemain. On était assuré... Quoi donc! c'est leur intérêt à ces gens de payer rectà... Le marchand de tapis a palpé deux cent vingt mille francs d'un tas... il est un peu plus riche qu'auparavant: voilà!

— Ma foi, dit l'auditeur ébranlé, si l'agent se présente...

Le hasard fait que l'agent se présente le lendemain...

— Il les sait toutes, ce diable d'Hercule! dit Adolphe.

Ninette bâilla. — Ce genre de petit animal est à la torture quand on ne s'occupe pas de lui.

— Disons donc des farces! s'écria-t-elle; qu'est-ce que ça me fait, à moi, ces pompiers?

— L'histoire de l'armateur... insinua mon Pépin.

— Ah! diable, répondit Caramblot, je ne re-

commencerais pas cette aventure-là... Mais on est jeune, on veut se distinguer... J'avais de la réputation parmi mes confrères: cela engage... J'ai deux histoires comme ça. La première est celle de l'armateur Morel, dont parle Pépin... J'avais été faire un tour au Havre avec Malvina IV, qui régnait alors, et les MM. Malteste avaient un chargement de Médoc laissé pour compte dans le dock. M. Morel, qui devait en prendre livraison, l'avait refusé. Le vin était bon; le Morel aussi, mais mauvaise tête. Ce Morel, outre sa qualité de millionnaire, était un fin nageur. Il avait une demi-douzaine de médailles de sauvetage qu'il ne portait, mais il portait je ne sais plus quelle croix étrangère dont le ruban ressemblait à celui de la croix d'honneur qu'il n'avait pas. Chacun a ses faiblesses.

Un soir qu'il se promenait en canot du côté de Sainte-Adresse, je louai une barque tout exprès pour le suivre.

Au moment où ma barque croisait la sienne je me lançai à l'eau en criant:

— Adieu, ma mère!

— Vous saviez nager? l'interrompis-je.

— A Cognac, nous sommes des chiens de plomb, répondit Hercule; ma foi, l'adieu faillit être réel.... Il faisait presque nuit; j'avais déjà perdu connaissance quand ce bon M. Morel me retrouva au fond de l'eau... Il m'a fit porter chez lui... et apprit avec stupeur qu'il était la cause de ma fin prématurée.

Un de mes amis, en effet, aposté par moi au débarcadère, me nomma et dit que le refus du

chargement avait provoqué ma destitution dans la maison Malteste.

On aime ceux qu'on a sauvés. Le vin fut regoûté, accepté, emmagasiné. J'eus cinq mille livres tournois de prime avec lesquelles je mis Malvina V dans les meubles.

Ce dernier paragraphe fit venir l'eau à la bouche de Malvina XVIII.

— C'est bien gentil, ça, dit-elle.

— Quoi, ça? demanda le fort Caramblot.

— De l'avoir mise dans ses meubles.

— L'autre histoire, reprit Hercule en haussant les épaules, est celle de mon seul et unique duel. Je ne suis pas belliqueux. Je me battis, non point pour tuer mon homme, mais pour lui glisser quarante-deux pièces de Saint-Emilion... J'ai la satisfaction de vous dire que, moyennant une faible égratignure que je reçus à l'épaule, je lui passai mes quarante-deux pièces au travers du corps... C'était dans un moment de gêne: Malvina XIII (nombre fatal) venait de me quitter en emportant soigneusement le contenu de mon secrétaire. Il fallait faire une affaire à tout prix. Il me revint à l'oreille que le colonel Ambert...

— Tiens! s'écria Ninette, qu'est-ce que c'est que ça?

— Paris, répondit Adolphe.

Paris!!! Il s'agissait bien du colonel Ambert! Je mis mon buste tout entier à la portière et je regardai mon Paris.



Imprimé chez Edouard Krause à Berlin.

